

Lettre aux Communautés



# LAC

## Dieu à bras le corps

---

L'Incarnation change tout  
Discrets mais pas clandestins  
Notre pain quotidien

# Communauté Mission de France

Arnaud Favart



*La Lettre aux communautés* change de format. C'est un événement pour une revue passée du stade de lettre ronéotypée au début des années cinquante à celle de revue en janvier 1967, avec sa couleur papier kraft et sa numérotation qui nous rapproche désormais du 300<sup>e</sup> numéro.

*La Lettre aux communautés* change même d'écorce si l'on observe le choix photographique qui l'illustre. Une écorce, c'est une apparence qui peut donner lieu à une mue, un dépouillement. Nous portons résolument attention aux mutations en cours qui transforment la vie des hommes, des sociétés, et les échanges d'un monde globalisé. Une écorce, c'est le visible et le lisible. Elle rend possible la reconnaissance, l'identité apostolique, la manière de se tenir dans le monde et dans l'Église. Une écorce, c'est comme une peau. Elle est l'organe du toucher et du sensible. Elle dit la rugosité des relations, des expressions. Nous ne sommes pas des gens lisses, nous portons la trace des événements de la vie et de la tradition chrétienne en dialogue avec les contemporains. L'écorce, c'est une interface entre le corps et l'environnement. Elle est l'organe de la respiration entre l'extérieur et l'intérieur, elle laisse passer un souffle d'espérance et de conversion pour faire face aux défis écologiques. Une écorce, c'est une chair sensible, exposée aux intempéries, aux événements, à l'histoire. Par leur contribution, nos communautés, nos équipes racontent leur exposition au vent de l'histoire. Puisse cette nouvelle écorce développer l'intérêt pour notre pensée et rejoindre un large public. Notre société a tant besoin de prendre le temps, de dépasser le superficiel pour aller aux profondeurs.

# Sommaire

AVANT-PROPOS	Arnaud Favart	1
DIEU À BRAS LE CORPS	Isabelle Salembier	3
HYMNE À L'INCARNÉ	Jacques Leclerc	6
DISCRETS MAIS PAS CLANDESTINS	Frédéric Ozanne et Francis Corenwinder	10
« L'INCARNATION CHANGE TOUT »	Jean-Marie Ploux	18
DES PAROLES VIVANTES	Charles Péguy	21
TOUTE UNE VIE POUR NAÎTRE À SOI-MÊME	Gersende de Villeneuve	23
FAIRE FAMILLE	Emmanuelle Landru	28
NOTRE PAIN QUOTIDIEN	Yves Hussenot	33
PRÊTRE OUVRIER PAYSAN	Jean-Paul Havard	38
LA PAROLE PREND CHAIR PAR LES AUTRES	Étienne Galand	44
TOUCHER UN CORPS, C'EST TOUCHER LA PRÉSENCE	Dominique Trimoulet	48
DIEU ÉTAIT LÀ	Bernard Michollet	52
INCARNATION ET MISSION	Xavier Debilly	58
ASSURER UN LIEU À DIEU - L'Incarnation chez M. Delbrél	Jacques Duplessy et Bernard Pitaud	70
RÉSONANCES : M. DELBRÉL : « LE VERBE VEUT SE FAIRE CHAIR EN NOUS »	Dominique Fontaine	75
FRANÇOIS JULLIEN, <i>RESSOURCES DU CHRISTIANISME</i>	Bernard Michollet	79

# Dieu à bras le corps

Isabelle Salembier

## « LE VERBE S'EST FAIT CHAIR. »

Quel chrétien ne s'est pas bagarré avec cette affirmation ? Comment, nous qui sommes marqués par la culture du rationalisme, pouvons-nous tenir ce postulat comme fondement de notre foi ? Dieu s'est fait homme... Quelle histoire incroyable !

Si nous tentons une définition lexicale de l'incarnation, nous nous heurtons au choix du sujet : est-ce que ce sont les chrétiens qui incarnent la parole de Dieu – et le risque est grand de basculer dans la toute-puissance de l'homme qui représente Dieu – ou est-ce que c'est Dieu qui s'incarne en l'homme – et la question se pose de ce qu'il advient de son identité : l'homme n'est-il qu'une forme incarnée ?

Est-ce que c'est l'Église qui incarne le message du Christ ou est-ce que c'est la parole qui est incarnée dans et par l'Église ?

La confusion entraînée par ces questions n'est pas anodine, les recherches théologiques de certains articles qui suivent les reprendront.

Ces considérations grammaticales sur le sujet du verbe soulignent un risque majeur : la prétention de l'homme peut nous faire passer à coté de la puissance de l'événement !

Prenons donc le temps d'une *LAC* pour faire un pas de coté et prendre la question à bras le corps, comme on se bagarre ou comme on embrasse.

Pour commencer... table rase, Jacques Leclerc nous invite à remettre en cause nos représentations de Dieu et de l'Homme dans un texte méditatif.

Entrons ensuite en conversation grâce à différents témoignages. Par leurs regards croisés sur la notion d'enfouissement, Frédéric Ozanne et Francis Corenwinder interrogent le choix des postures et le sens des mots. Jean Marie Ploux, dans son homélie du 24 décembre, propose un retour au sens hébreu du mot Noël : Dieu avec nous.

Dieu à bras le corps, comme on prend délicatement et étroitement un nouveau-né dans les bras en contemplant le champ des possibles : mystère de cette alliance de fragilité et de puissance. Écoutons alors les voix de Gersende de Villeneuve puis d'Emmanuelle Landru sur la maternité. Deux approches

LA PRÉTENTION  
DE L'HOMME PEUT  
NOUS FAIRE PASSER À  
COTÉ DE LA PUISSANCE  
DE L'ÉVÉNEMENT !

pour une certitude : la fécondité dépasse et déplace la réalité de l'enfantement.

Si la famille est un lieu de l'incarnation, c'est parce

qu'elle est un espace-temps d'allers-retours entre la vie et la mort, pétrissage toujours nouveau de nos creux et de nos pleins.

Plusieurs s'expriment sur l'image de « pâte humaine ». Yves Hussonot la développe : le pétrissage est un corps à corps de trois éléments qui vont se transformer – oserions-nous dire, convertir ? Puissance du levain, puissance du signe et de la présence qui permet d'espérer, de contempler le monde depuis une laiterie au petit matin avec Jean-Paul Havard ou dans un service de néonatalité avec Nathalie Galand.

Depuis leur expérience professionnelle, Étienne et Nathalie témoignent de la richesse des rencontres et des échanges. Quand le réel se défait, il reste la parole, la nôtre et celle de Dieu, celle qui défie la rugosité de nos croix. La spiritualité de Madeleine Delbrêl,

reprise dans les articles de Jacques Duplessy puis de Dominique Fontaine, l'annonce comme une indéfectible espérance. « Il s'établira entre elle et nous comme un pacte de vie », écrit-elle.

Poser la question de Dieu à partir du corps, c'est aussi l'expérience de Dominique Trimoulet dans sa pratique d'aide-soignant : toucher un corps, c'est toucher la présence, c'est reconnaître qu'il est un lieu pour Dieu.

La recherche théologique avec Bernard Michollet et Xavier Debilly nous permet enfin de mettre ces témoignages en perspective et de comprendre comment la question de l'incarnation transforme en profondeur notre image de Dieu – un Dieu qui est mort en Jésus – et comment l'Incarnation a interrogé et interroge encore le sens de la mission de l'Église.

Comme on embrasse ou comme on lutte, à vous d'entendre ce qu'évoque « à bras le corps » ... À chacun de trouver la sève derrière l'écorce. Une piste pour vous lancer : l'incarnation est toujours un mystère mais c'est le mystère qui nous permet de rencontrer Dieu.

Que ferait-on si on croisait Dieu « en vrai » ? À cette question, un ami a répondu : « Je le prendrais dans mes bras... »

Osons !



Prochains thèmes abordés :

N° 299 L'Europe à la croisée des chemins

N° 300 À qui irions-nous ?

# Hymne à l'Incarné

Jacques Leclerc

*LETTRE DE PAUL AUX PHILIPPIENS,*  
CHAPITRE 2, 1-4 ET 5-11

**S** "il est vrai que, dans le Christ, on se réconforte les uns les autres, si l'on s'encourage avec amour, si l'on est en communion dans l'Esprit, si l'on a de la tendresse et de la compassion, alors, pour que ma joie soit complète, ayez les mêmes dispositions, le même amour, les mêmes sentiments ; recherchez l'unité..

Dans cette épître, Paul enchâsse un hymne dans un ensemble qui peut paraître bien lointain du contenu même de l'hymne. Dans les premières lignes 1 à 4 de ce chapitre 2, Paul en appelle à l'amour fraternel dans la communauté et à l'unité. Il y a une continuité entre cet hymne que Paul fait remonter de la jeune tradition des premières Églises pour dire ce qu'est l'incarnation et la vocation de la communauté des croyants. Elle est appelée à devenir ce corps incarné dans des vies fraternelles et unies. Après la Résurrection et la Pentecôte, l'incarnation ne se pose plus en dehors ni en face du corps des frères, mais dans ce corps même. Amour fraternel et unité font le corps incarné du Seigneur ressuscité.

---

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Jacques Leclerc du Sablon est agronome de métier et prêtre de la Mission de France. Il a vécu de nombreuses années en Asie (Chine et Philippines).

Aujourd'hui retraité, il a rejoint les Hauts-de-France, dans le diocèse de Lille, pour le Service de la formation des chrétiens.

« ... Dans le Christ, on se reconforte les uns les autres, si l'on est en communion dans l'Esprit... Ayez en vous les dispositions qui sont dans le Christ Jésus »

Nous sommes appelés à être entre nous en Jésus Christ. *Être en Jésus Christ* comme on dit qu'on est en vêtement de travail... pour vivre et croire à la *Jésus Christ*. Cela nous entraîne...

Il faut que le corps des frères soit vêtu en et du Christ pour qu'il y soit reconnu et confessé comme corps du Ressuscité. C'est cet être là ensemble, dans la grande tendresse de l'amitié (Jean) mêlée inextricablement à la grande détresse du mensonge (Judas), qui est le « mystère de la foi que nous proclamons : prenez et mangez... prenez et buvez... » Prenez-moi, prenez-vous les uns les autres en le faisant en mémoire de moi, dans votre corps et votre sang, tels que vous êtes, Jean-Judas ou Judas-Jean. Prenez toute votre dimension humaine dans son extension la plus grande, qui à aucun moment ne sort de table, c'est-à-dire ne sort de l'histoire, du réel. Cette extension est de n'être que pour un instant rare mais unique et prophétique de toute vie. Cet instant où je suis l'autre d'un frère humain, son autre attentif, le prenant par la main comme on prend le pain, le buvant dans son souffle et ses mots comme on boit à la coupe.

*Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu,  
ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu.  
Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur,  
devenant semblable aux hommes.  
Reconnu homme à son aspect,  
il s'est abaissé,  
devenant obéissant jusqu'à la mort,  
et la mort de la croix.*

Nous suivons du regard de la foi l'homme venu de Dieu. C'est Dieu qui se vide de Dieu, de son rang et de tout l'imaginaire saturant et compétitif que nous savons élaborer quand nos yeux regardent trop haut, tellement haut qu'ils s'en dégoutent, nos yeux, de regarder à hauteur d'homme. On croit s'élever en regardant Dieu et patatras... on ne regarde que l'éruption de notre imaginaire, une « enflure » de foi... On croit voir la gloire de Dieu, mais on ne voit que la gloire de



nos fantasmes joyeux ou peureux... Pour être bien clair et puisqu'on imagine mal Dieu se refaire homme une troisième fois, incarné de nouveau en un petit frère d'Adam et de Jésus – histoire d'aller au bout de nos résistances religieuses – alors Dieu fait homme se vide aussi de l'homme en lui. Il montre la croix, c'est-à-dire la finitude du serviteur pour dire qu'il est au large d'une humanité de pouvoir, de maître et d'esclave. Il est le serviteur qui meurt et, mourant, met un terme à la lignée des hommes dont la gloire est celle des maîtres.

*C'est pourquoi Dieu l'a exalté :  
il l'a doté du Nom qui est au-dessus de tout nom,  
afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel,  
sur terre et aux enfers,  
et que toute langue proclame :  
« Jésus Christ est Seigneur » à la gloire de Dieu le Père.*

Dieu se vide de Dieu et l'incarné se vide de l'homme. Que nous reste-t-il ? Nous qui avons espéré secrètement que, dans la contemplation de la Gloire de Dieu, nous allions pouvoir continuer, en cachette de nos fantasmes et de nos peurs, à contempler notre propre gloriote ! Nous qui avons inventé une marche où jamais ne fléchit le genou : *ein, zwei...* (pas de l'oie ! et non pas de l'homme) et nous sommes convoqués à genoux !

À genoux... comme Etty Hilsam se rend à elle-même, au bout de son chemin, non dans un temple, ... mais dans la salle de bains... Oui, nous sommes rendus à nous-mêmes, sans aucune possibilité désormais de nous prendre pour Dieu : il est parti de Dieu sans laisser d'adresse. Sans possibilité aussi de nous prendre pour l'homme si, pour être homme, nous avons besoin que d'autres soient esclaves.

À Dieu comme à nous, il ne reste qu'un nom qui n'est ni au-dessus ni en-dessous de tout nom, ni nom de Dieu, ni nom de l'homme mais nom de Jésus Christ, nom de fils, nom de frère, gloire du Père.

Ceci est incarnation. Non que Dieu se soit fait homme même si c'est pour que l'homme devienne Dieu, mais l'homme et Dieu se mêlent dans l'obscurité de leurs combats de rang, ils s'empoussièrent et ils se luttent, s'aiment jusqu'à la hanche (*Genèse 32, 23-33*) et se rassemblent en un seul corps de frères : Jésus Christ.

Comme j'aime être chrétien à cause de l'incarnation ! À cause de cette impossibilité de fuir à nouveau hors humanité. Même Dieu s'est coupé les ailes ! Et ça ne repousse pas. Et cette non-fuite est tout sauf désespérante ! Elle nous conduit à la seule issue possible, jusqu'aux moments de la grande souffrance, de la mort : n'être que là, avoir l'absolue conviction qu'en n'étant que là, on ne perd rien, on ne se perd pas, on n'erre pas, on n'est pas dans l'absurde, mais on est au plus humain, au plus entièrement humain, au plus définitivement humain. C'est toucher à cette entièreté, à ce définitif qui ouvre la résurrection.

La résurrection, c'est ne pas se perdre en ne sortant pas de l'humain, en n'abdiquant pas du réel et de l'incarné. Grande fidélité à l'incarnation qui rend possible dans nos existences le don de la vie quand nous croyons qu'elle nous échappe, le don du pardon quand le mal nous éteint. L'accueil de cette part inhumaine en nous-mêmes quand nous ne nous acceptons plus, l'accueil de l'amour qui jaillit de l'autre, du frère, autre Christ et visage du Père.

L'HOMME ET DIEU  
SE MÊLENT DANS  
L'OBSCURITÉ DE LEURS  
COMBATS DE RANG, ET  
RASSEMBLENT EN  
UN SEUL CORPS DE  
FRÈRES : JÉSUS CHRIST.

# Discrets, mais pas clandestins !

Francis Corenwinder et Frédéric Ozanne  
Propos recueillis par Gersende de Villeneuve

**Gersende de Villeneuve :** Francis et Frédéric, vous avez tous les deux choisi de vous engager à la Mission de France en tant que prêtres, mais plus de 50 ans séparent vos deux ordinations. Comment résonnent pour vous les notions d'incarnation et d'enfouissement, dans votre histoire et votre époque ?

**Francis Corenwinder :** Moi, je suis un ancien jeune prêtre ! J'avais 18 ans en 1947, quand je suis entré au séminaire de la Mission, à Lisieux. On était alors quatre « gamins » au milieu d'environ 150 hommes plus âgés, la plupart ayant déjà pas mal baroudé, connu la guerre, le maquis, la déportation, ou été faits prisonniers de guerre. Mes cinq ans de séminaire ont duré de fait neuf ans : trois à Lisieux, le service militaire puis, en usine, un an à Marseille et un autre à Rouen pour un plongeon dans le monde ouvrier, enfin deux au séminaire de Pontigny.

**Frédéric Ozanne :** Sans compter qu'il y avait aussi une année sur Marx à l'époque, non ?! (Rires)

**Francis :** Le séminaire était très fort sur la notion d'incarnation, portée notamment par l'inspiration de Marie-Dominique Chenu : « L'Église, c'est la continuation du Christ incarné. » Ces propos ont été critiqués car certains affirmaient que seul Jésus peut être incarné. Certes, c'est vrai théologiquement. Mais notre problématique à nous était de vivre au milieu des gens, pas de nous

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Francis et Frédéric sont tous les deux prêtres de la Mission de France. Francis a été ordonné en 1956 et il habite Bobigny.

Frédéric a été ordonné en 2008 et il habite à Dourdan.

séparer<sup>1</sup>. Nous voulions aller vers la masse, la société, la pâte humaine. Le Père Augros résumait cela ainsi : « Il faut être dedans » comme le ferment dans la pâte<sup>2</sup>. À Rouen, je travaillais dans une scierie sur les quais du port. Le midi, je cassais la croûte dans un petit bistrot au milieu d'hommes et de femmes qui travaillaient au charbon sur les quais et qui parfois étaient saouls. Le plongeon a été radical, mais très bienfaisant. Depuis mon ordination – cela ne fait que 62 ans ! – j'ai été au boulot jusqu'à l'âge de la retraite, et plus ou moins connu comme prêtre, pour la bonne raison que j'étais aussi en paroisse...

## UN ENGAGEMENT MIS À RUDE ÉPREUVE

... Mais ma longue vie n'a pas toujours été un long fleuve tranquille ! En 1952, le supérieur du séminaire s'est fait virer (pour nous, cet homme était un repère !) et en 53, le séminaire a été fermé. J'étais entré à la Mission de France pour être prêtre-ouvrier et il n'y avait plus de séminaire et les prêtres-ouvriers ont été interdits en 1954 !

**Frédéric :** Tu entrais dans une boutique qui avait un grand avenir !

**Francis :** En 1956 – en pleine période d'interdiction des P.O. –, je bossais pour un petit artisan maçon de Grenoble, avec l'accord du curé qui me couvrait. Malheureusement, mon équipe et moi nous sommes faits virer par l'évêque, très conservateur. Troisième coup dur ! Le curé, qui avait lui-même été renvoyé de Marseille, m'avait dit : « Tu sais, Francis, la deuxième fois ça fait moins mal que la première ! » Tous ces coups durs, ça faisait beaucoup... mais ça m'a musclé ! Ma foi était testée ! Je me suis dit que, si la Mission de France était voulue par Dieu, ça marcherait. Heureusement, j'ai toujours été très soutenu par la Mission. Le cardinal Liénart m'avait confié : « Le plus dur, c'est de souffrir par l'Église... »

**Frédéric :** J'ai déjà entendu des copains dire : « Souffrir pour l'Église, on aurait bien voulu, mais souffrir par l'Église, c'est ce qui a été le plus dur dans notre vie. »

**Francis :** Je suis alors parti à La Rochelle et je me suis retrouvé dans une

1. La spiritualité de l'époque définissait le prêtre comme un « séparé ».

2. « Pour que des prêtres séculiers soient en pleine vie, ils doivent considérer comme une indication providentielle tout ce qui gravite autour d'eux, cette pâte humaine à laquelle ils sont mêlés, ce milieu providentiel qui est par le fait même un milieu divin. »

équipe sensationnelle, avec trois autres prêtres dont un électricien, un peintre en bâtiment, et moi qui travaillait comme maçon pour un frigoriste. On s'occupait aussi d'une petite paroisse. On ne s'entendait pas trop avec l'évêque qui me considérait comme suspect après mon aventure de Grenoble. Bien des copains de boulot venaient chez nous, on était repéré comme une équipe de prêtres-ouvriers, c'était clair.

**Gersende :** Quelle était la différence entre toi et un autre ouvrier ?

**Francis :** Je ne sais pas, ce n'est pas trop à moi de le dire... Mais j'ai eu un bel écho à cette époque : une femme qui distribuait des journaux et finissait sa tournée dans un café a entendu des gars plaisanter sur les prêtres et elle a répliqué : « Il ne faut pas dire ça, je les connais, ce sont des justes ! » Ce sont les autres qui nous repèrent. Je n'ai jamais vécu un rôle. Le fait d'être ouvrier me permettait de vivre comme tout le monde, de gagner un salaire, et je célébrais aussi la messe le dimanche. Nous étions trois ou quatre prêtres vivant sous le même toit, dans un logement plus que rudimentaire, et nous mettions

JE ME SUIS DIT QUE,  
SI LA MISSION  
DE FRANCE ÉTAIT  
VOULUE PAR DIEU,  
ÇA MARCHERAIT.

notre argent en commun. Tous les mois, on écrétait la caisse pour les orphelins du Chili ou d'autres associations. On gardait juste un mois de salaire en réserve. Le petit gars qui venait livrer *L'Huma* le dimanche disait aux membres de sa cellule :

« Les vrais communistes, c'est eux ! » De même, un réfugié espagnol républicain qu'on avait accueilli s'était exclamé : « L'Église, si c'est comme chez vous, là, je suis d'accord ! »

**Gersende :** Ce fonctionnement de tout mettre en commun, selon l'idéal franciscain, c'était de votre initiative ?

**Francis :** Non, c'était préconisé par la Mission de France à ses débuts. Le mot « communauté » était très important. La *Lettre aux communautés*, ça vient de là ! Les mots d'ordre étaient : incarnation et vie en communauté, c'est-à-dire sous un même toit et de manière fraternelle. C'est très différent de ce qui se vit de nos jours en équipe prêtres-laïcs. Je sais la richesse de cette forme actuelle de vie en équipe, mais je ressens de la nostalgie pour cette époque de vie communautaire à la franciscaine, qui portait un témoignage fort.

## CHEMIN FAISANT

**Gersende :** Et toi Fred, le terme d'enfouissement te parle-t-il ?

**Frédéric :** Moi, ça fait juste dix ans que je suis prêtre. J'ai travaillé sept ans en tant que conseiller fiscal auprès d'agriculteurs dans un centre d'économie rurale et depuis trois ans je suis maçon. Deux positionnements très différents donc. Lors de mon entretien d'embauche en tant que conseiller fiscal en 2008, le responsable des ressources humaines hésitait à me recruter : « Je ne comprends pas, vous êtes champenois, vous faites des études d'ingénieur à Lille, vous travaillez comme conseiller d'entreprises dans la Somme, vous allez faire des études de philosophie<sup>3</sup> à Paris et maintenant vous postulez dans le Loiret... Expliquez-nous la cohérence de votre parcours ! » J'avais alors mis carte sur table. Et le DRH m'avait répondu : « Ah, ok. Il y en a bien parmi nous qui sont entraînés de l'équipe de foot... » ! Le directeur de l'agence avait posé quelques questions à ses collègues cathos qui l'avaient mis en garde : « Il risque d'être compliqué à manager parce qu'il aura un évêque au-dessus de lui. » C'est plutôt drôle que ce soient les cathos de l'entreprise qui aient dit au directeur – qui n'était pas catho – de se méfier ! Mais finalement, j'avais tellement le profil qu'ils m'ont quand même embauché ! Je n'ai dit à personne dans l'agence que j'étais prêtre, mais on m'a tendu bien des perches que je n'ai pas saisies. Par exemple, lorsqu'un collègue expert-comptable a été élu maire, je l'ai félicité : « Bon courage Claude, tu vas cumuler un boulot intense avec des responsabilités de maire, chapeau ! » Et il m'avait répondu : « Je crois que tu as l'habitude toi aussi des engagements extra-professionnels... » Surpris, j'ai juste rétorqué : « Je ne vois pas pourquoi tu dis ça... » Ma préoccupation première était d'être reconnu comme compétent professionnellement avant de dire que j'étais prêtre. Mais un jour, une secrétaire m'a demandé la date de mon ordination ! Tous les collègues de l'agence connaissaient ma situation, le directeur les ayant informés juste avant que je ne prenne mes fonctions ! Faut-il parler d'enfouissement ? Ce n'est pas un terme avec lequel je me sens très à l'aise, je préfère celui de « discrétion » et de « chemin faisant ». En six ans dans cette agence, je crois n'avoir que rarement parlé de Dieu. Mais de l'Église, de l'institu-

3. J'avais indiqué « études de philosophie » plutôt que de théologie dans mon CV, afin de masquer la période du séminaire.

tion, oui, très souvent, car c'est un sujet qui revenait souvent autour de la machine à café. Les rares fois où j'ai parlé de Dieu, c'était dans des moments de « crise », au sens de *krisis*, moment crucial (un mariage, une naissance, un décès...). Je pense à ce collègue arrivant dans mon bureau : « Je viens parler au père Fred, pas à Fred. » Il avait besoin de me confier les problèmes de son couple qui commençait à vaciller. Je ne sais plus ce que je lui ai dit exactement mais j'ai senti que la vie du Christ le rejoignait vraiment, là où il en était. Une autre anecdote m'a marqué : je présidais les obsèques d'un agriculteur, dans une petite église d'un petit village et, comme il y avait plus de cinq cents personnes, bon nombre écoutaient mes propos depuis le parvis. Lorsque je suis sorti de l'église, j'ai reconnu l'un de mes clients qui m'a dit : « C'est surprenant monsieur Ozanne, le même homme qui parle d'économie, de fiscalité et d'espérance ! » Étonnant en effet d'associer le mot de fiscalité à celui d'espérance !

Trois ans après ma prise de fonction, le délégué syndical qui partait à la retraite est venu me voir : « Toi qui discutes aussi facilement avec le directeur qu'avec les secrétaires, je pense que tu as un bon positionnement pour me remplacer. » Cela m'a beaucoup touché. Et de fait, je suis devenu délégué syndical...

### ENSEMBLE, PORTÉS PAR UN MÊME SOUFFLE

... J'ai été très sensible à ce que tu disais Francis sur la reconnaissance de l'équipe. C'est un de mes *leitmotivs* au service des vocations : quand on est seul, on renvoie à soi ; quand on est plusieurs, on renvoie à un souffle.

**Francis :** Tu parles comme Madeleine Delbrêl ! « Le témoignage d'un seul porte la signature d'un seul, le témoignage de plusieurs, s'ils sont fidèles, porte la signature du Christ. »

**Frédéric :** C'est exactement ça ! Quand j'étais dans le Loiret, de nombreuses fois je me suis entendu dire : « Toi, t'es pas comme les autres. » Pourtant, je suis prêtre comme les autres, dans la même Église, et on engage les mêmes choses. Je ne voulais pas passer pour celui qui construit seul son Église, de manière plus *cool*, plus libre. Je suis prêtre avec une activité professionnelle, porté par un souffle : l'intuition de rejoindre chacun là où il en est.

Après le Loiret, j'ai déménagé à Dourdan, en tant que maçon, et parmi les trois

gérants, deux sont engagés en équipe MdF. C'est un autre positionnement professionnel, une autre présence. L'évêque de l'Essonne m'a proposé d'habiter au presbytère afin que je sois un peu plus en lien avec l'Église locale, la paroisse. Je n'ai jamais été en paroisse. Auparavant, j'ai été aumônier des étudiants à Évry, ce qui est éloigné des préoccupations paroissiales au quotidien. J'avais donc une vie assez isolée. Heureusement, le fait de vivre au presbytère me permettait d'être en lien avec les autres prêtres. Et depuis un an, Jean-Christophe Houot est venu me rejoindre. Nous sommes désormais deux prêtres de la MdF qui vivons avec le curé – avec qui on s'entend d'ailleurs super bien. La présence de Jean-Christophe change tout : ensemble, nous témoignons d'un même Souffle. Ça donne une autre visibilité. Il ne s'agit pas de « ma propre signature, mais de celle du Christ ». C'est vrai, à la MdF, on aime bien se situer sur les lignes de crête.

**Francis :** Oui, je repense à une chrétienne arménienne, non catholique, qui voulait se marier avec un musulman. Elle était allée trouver l'Église arménienne qui lui a dit : « Pas question, après ce que les musulmans nous ont fait ! » Elle a demandé à des paroisses catholiques qui lui ont répondu que, justement, elle n'était pas catholique. Le fiancé musulman a pensé à un de ses collègues marié à une nièce d'Yves Bouyer, prêtre de la MdF. Yves a dit que quelque chose pouvait être fait mais il n'était pas disponible à la date du mariage. Yves m'a alors contacté. La jeune fille est venue me voir et elle est revenue avec son fiancé, puis avec un jeune imam. Et on a célébré ensemble le mariage<sup>4</sup>, l'imam et moi, avec des textes de la Bible et du Coran. J'ai proposé aux mariés un geste symbolique pendant la célébration : chacun d'eux avait une petite cruche d'eau qu'ils ont versé ensemble dans une grande vasque ; ils ont ainsi mis leur eau en commun.

**Frédéric :** On vient souvent chercher les prêtres de la MdF pour les situations un peu à la marge. Nous sommes identifiés comme accompagnant ce qui n'est pas classique. Nous relevons le défi de nous situer à la fois en lisière et en plein cœur de l'Église. Ce n'est pas simple à exprimer car il ne s'agit pas de dire : « Nous, justement, on n'est pas comme vous ! » Ce n'est pas un jugement envers les autres prêtres de l'Église, on n'est pas mieux mais on a un facteur différenciant, c'est notre positionnement.

---

4. Ce n'était pas un mariage-sacrement, il n'y a pas eu signature des registres.

**Francis :** J'ai beaucoup aimé l'article de Benoît Blin dans *La Croix*<sup>5</sup>. Bien qu'il ait 35 ans et moi plus de 80, je me retrouve complètement dans ses propos. Il parle de présence discrète mais non cachée.

**Gersende :** J'ai l'impression que, malgré un demi-siècle d'écart, un contexte historique et politique radicalement différent, votre attitude est identique.

**Francis :** Oui, bien que le monde et la société aient changé, c'est la même démarche. Quand je suis arrivé dans la paroisse à Grenoble, il fallait trois ans avant d'espérer être raccordé par téléphone. Le seul moyen de communication que j'avais, c'était ma mobylette, mais paradoxalement, on communiquait très bien ! La Mdf était jeune, les responsables d'équipe avaient tous une trentaine d'années, on n'hésitait pas à bouger pour se retrouver et réfléchir ensemble. C'est une des grandes qualités de la Mission de France : une vraie recherche, une vraie réflexion collectives... Là où je suis à Saint Denis, même si les prêtres sont sympas, je trouve qu'en termes de réflexion, c'est court... À quelques exceptions près, le commun des mortels-prêtres ne s'investit pas dans la recherche. Ils gèrent avec bonne volonté, intelligemment – ils sont loin d'être idiots ! – mais il n'y a pas cet effort collectif qu'on a connu à la Mdf et qu'on connaît encore, avec la vie d'équipe

et les universités d'été.

JE ME SUIS DIT  
QUE JE METTAIS MES PAS  
DANS CEUX QUI AVAIENT  
MARCHÉ AVANT MOI.

**Frédéric :** Cela s'explique par le fait qu'à la Mdf on y vient, alors que dans un diocèse, on y naît. Il y a quinze ans, lorsque j'étais au séminaire, on souhaitait dire à nos aînés, aux prêtres anciens

qui s'interrogeaient sur notre positionnement, qu'on se sent héritiers de leurs gestes même si le monde ouvrier n'est pas une priorité pour notre génération. On s'inscrit dans le souffle des prêtres ouvriers avec toujours la même exigence pour les plus fragiles, mais la classe ouvrière n'est plus la même tout comme le combat syndical et politique.

**Francis :** Aux origines de la Mdf, il y avait ce contexte massif d'un monde ouvrier et rural coupé de l'Église pour les trois-quarts au moins, toute une France de régions déchristianisées. Les premières équipes de la Mdf ont été implantées

dans des zones rurales et, plus tard, une quarantaine de prêtres sont partis pour le tiers-monde.

**Frédéric :** Les prêtres Mdf à l'étranger nous ont toujours invités à sortir d'un regard trop franco-français.

J'ai été touché et heureux, à la sortie du livre *Des prêtres là où on ne les attend pas*<sup>6</sup> – qui met en lumière plutôt des prêtres jeunes – d'entendre des frères de ta génération, Francis, nous dire qu'ils se retrouvaient bien dans les propos du livre. Quand on est venu me chercher pour que je sois délégué syndical, même si ce n'était pas du tout ma culture, je me suis dit que je mettais mes pas dans ceux qui avaient marché avant moi. J'ai vraiment l'impression qu'on s'inscrit dans le même souffle, même s'il prend des formes différentes et que la société n'est plus la même. Je me suis souvent demandé si les prêtres de ta génération, Francis, vivaient douloureusement le fait qu'on lâche ce milieu ouvrier.

**Francis :** Le séminaire a été réouvert en 1972 et, dans les années 80, il y a eu des assemblées générales pendant lesquelles certains contestaient très fort le positionnement de la jeune génération, notamment à propos du travail social. Moi, je ne me retrouvais pas dans cet esprit de contestation.

**Frédéric :** Oui, c'était le débat d'être là pour les autres ou avec les autres.

**Francis :** L'enjeu des P.O. et du tiers-monde était de s'affronter à une autre culture, une autre civilisation et de se frotter à des gens qui sont loin de l'Église. Dans les deux cas, la démarche était identique : aller vers l'ailleurs.

**Frédéric :** Je reviens à ta question, Gersende, sur l'enfouissement. Aujourd'hui, avec internet, il suffit de mettre un nom sur Google pour tout savoir ! Finalement, je pense que malgré le changement d'époque, nous nous retrouvons plus, Francis et moi, sur les termes de « discrétion » et de « chemin faisant ».

5. [www.la-croix.com](http://www.la-croix.com) - <https://bit.ly/2TWnRkF>

6. Écrit par Chantal Joly (éd. Salvator, 2018).

# « L'Incarnation change tout »

Jean-Marie Ploux

**P**resque partout dans le monde, même quand ils ont oublié ou ignorent toutes les fêtes chrétiennes, des hommes célèbrent la fête de Noël. Je le sais comme vous tous : il y a loin sans doute entre ce que les chrétiens voient et célèbrent dans cette fête et ce que le monde en fait. Mais, comme le dit le prophète Isaïe, n'éteignons pas la mèche qui fume et ne brisons pas le roseau froissé... La meilleure manière de redonner son sens à Noël, c'est de le vivre nous-mêmes plus intensément et plus profondément...

Les choses se sont-elles passées exactement comme les évangélistes le rapportent ? Oui et non, oui ou non, peu importe ; ce qui importe, c'est le sens de la foi qu'ils ont voulu nous transmettre par et dans leur manière de raconter.

Ce soir, je retiendrai deux choses.

La première est que Luc, comme il le fera pour inaugurer le ministère prophétique de Jean-Baptiste, nous présente ce récit comme un événement. Un événement de l'Histoire. S'il multiplie les références à l'histoire de son temps, c'est pour nous dire que ce qu'il raconte n'est pas un conte, une fable, une histoire pour faire passer un message, fût-ce celui de fraternité, c'est pour dire avec force : c'est un fait de l'histoire du peuple juif, c'est un fait de notre histoire. Pour dire les choses très simplement : cela a eu lieu, c'est arrivé... Quoi ? Mon Dieu, une chose bien simple et bien commune : une femme a mis au monde un enfant dans une bourgade de Palestine que l'on dit être la cité de David et dans des conditions de grande précarité. À la même heure, dans ce pays et dans le monde, il y en eut des milliers...

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Prêtre de la Mission de France et théologien, Jean-Marie réside à Pontigny.

Il est Recteur de l'abbatiale et fait partie de l'équipe de la vallée du Serein.

Alors qu'est-ce qui en a fait un événement ? C'est le sens que des Juifs puis des Grecs ou des Romains lui ont donné, autrement dit c'est leur interprétation. C'est en effet l'interprétation qui transforme un fait banal en événement. Sans le fait, l'interprétation est du vent, sans elle, le fait ne dit rien. Et quelle fut et demeure l'interprétation ? C'est, comme le dit l'auteur de l'épître aux Hébreux, que Dieu après avoir accompagné l'humanité par les Prophètes et les Sages, nourri l'espérance d'un peuple, élevé sa conscience et sa foi, nous a parlé non pas seulement par un homme mais en un homme. Que Dieu a pris chair humaine, qu'il s'est fait l'un d'entre nous pour entrer dans notre histoire. Dans l'histoire de l'humanité et dans notre histoire personnelle pour en faire son histoire ou, c'est la même chose en sens contraire, pour que notre histoire devienne la sienne, c'est-à-dire qu'elle ne soit pas perdue dans le temps ou l'espace sidéral... Or Dieu n'est pas comme les marionnettes qui font un petit tour et puis s'en vont. S'il entre dans l'histoire des hommes, c'est pour y rester. Exactement comme dit Jean, pour y « demeurer ».

Ce qui fait la foi chrétienne et la fonde, c'est de voir en ce fait banal de la naissance d'un enfant – mais il n'était pas banal pour Marie et pour Joseph ! – l'avènement de Dieu. Il y a eu un avant, il y a un après et jamais plus les choses ne seront comme avant, même si cela prend du temps, s'inscrit dans le temps pour que nous comprenions la portée de ce que nous croyons.

Et c'est la seconde chose que je voudrais évoquer. Ce qui nous est raconté là, nous est d'abord donné à voir. C'est pour cela que François d'Assise a inventé la crèche, pour que l'on voie et qu'en voyant, en contemplant, nous comprenions. Quoi ? La présence de Dieu au milieu de nous. Et que ce soit à la portée de tout le monde, des enfants, des étrangers à la culture juive, bref, de tous.

En réalité, l'évangile de la nativité est construit comme en parallèle avec celui de la Passion.

Il est avec nous, c'est la signification du mot : Emmanuel. Dieu avec nous. Avant de mourir, ce Jésus qui nous est présenté si fragile dira : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps. »

Il est nu, il mourra nu sur la Croix.

Il est couché dans une mangeoire, il se donne à la fin comme une nourriture.

Il est faible et dépend en tout de sa mère et de son entourage, il mourra sans défense.

Il n'y a que les bergers, des marginaux comme on dit dans la société du temps, pour se trouver là, et il mourra entre deux brigands...

Il est emmailloté, il sera enseveli dans un linceul...

Tout cela nous est suggéré pour que nous comprenions d'abord l'unité de la vie de Jésus, ce que les Écritures appellent son obéissance à la condition humaine.

Mais surtout pour que nous comprenions Dieu à partir de là. Pour que nous saisissions que si nous cherchons le comment de la présence de Dieu dans le monde, c'est là qu'elle se dévoile. La folie du dénuement à la naissance et la folie de la Croix ne sont pas des stratégies pour nous envoyer un message, c'est le dévoilement de Dieu au milieu de nous : il est cela.

C'est renversant ? Oui, c'est renversant, c'est à l'opposé de tout ce que les hommes croyaient de Lui, de tout ce que nous imaginions ou savions de Lui.

Et puisque nous sommes dans l'abbaye cistercienne de Pontigny, je termine en vous lisant ces mots de saint Bernard :

On y voit la lumière qui ne brille pas, la Parole qui ne parle pas, l'eau qui a soif, le pain qui a faim. Si tu regardes bien, tu vois la puissance gouvernée, la sagesse instruite et la force soutenue. Et, pour finir, Dieu allaitait mais nourrissant les anges, vagissant mais consolant les malheureux. Regarde bien : vois la joie affligée, la confiance avoir peur, le salut souffrir, la vie mourir, la force devenue faible!

Être chrétien, ce n'est rien d'autre que comprendre Dieu à partir de Jésus et s'en faire le disciple pour vivre et mourir en Lui. Un philosophe athée contemporain, Maurice Merleau-Ponty, a tout résumé en cette simple phrase : « L'Incarnation change tout ! » Oui, cela change tout et cela nous engage à changer nous-mêmes et à changer tout autour de nous, sans jamais désespérer.

Noël 2018

Homélie à Pontigny

---

1. Bernard de Clairvaux, *À la louange de la Vierge Mère*, Paris, Cerf, « Sources chrétiennes », n° 390, 2009, p. 147.

# Des paroles vivantes

Charles Péguy,  
*Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, 1911.

Jésus-Christ, mon enfant, ne nous a point donné des  
conserves de paroles

A garder,

Mais il nous a donné des paroles vivantes

A nourrir :

*Ego sum via, veritas et vita, Je suis la voie, la vérité et la vie.*

Les paroles de (la) vie, les paroles vivantes ne peuvent  
se conserver que vivantes,

Nourries vivantes,

Nourries, portées, chauffées, chaudes dans un cœur vivant.

Nullement conservées moisies dans des petites boîtes en bois ou en carton.

Comme Jésus a pris, a été forcé de prendre corps, de revêtir la chair

Pour prononcer ces paroles (charnelles) et pour les faire entendre,

Pour pouvoir les prononcer,

Ainsi nous, pareillement nous, à l'imitation de Jésus,

Ainsi nous, qui sommes chair, nous devons en profiter,

Profiter de ce que nous sommes charnels pour les conserver, pour les réchauffer,  
pour les nourrir en nous vivantes et charnelles.

[...]

C'est à nous, infirmes, qu'il a été donné,

C'est de nous qu'il dépend, infirmes et charnels,

De faire vivre et de nourrir et de garder vivantes dans le temps

Ces paroles prononcées vivantes dans le temps.

Mystère des mystères, ce privilège nous a été donné,

Ce privilège incroyable, exorbitant,



De conserver vivantes les paroles de vie,  
De nourrir de notre sang, de notre chair, de notre cœur  
Des paroles qui sans nous retomberaient décharnées.

[...]

nous simples voyageurs, pauvres voyageurs, fragiles voyageurs,  
voyageurs précaires, chemineaux éternels, qui entrons dans la vie et aussitôt qui  
sortons, comme des chemineaux entrent dans une ferme pour un repas seule-  
ment, pour une miche de pain et pour un verre de vin, nous débiles, nous fragiles,  
nous précaires, nous indignes, nous infirmes, nous autres bergères, nous légères,  
nous passagères, nous viagères, (mais non pas, nullement étrangères), grâce  
unique, (risque de quelle disgrâce ?),  
Fragiles c'est de nous qu'il dépend que la parole éternelle  
Retentisse ou ne retentisse pas.

Charles Péguy,

*Le Porche du Mystère de la deuxième vertu, 1911.*

# Toute une vie pour naître à soi-même

Gersende de Villeneuve

## UN SONGE, COMME UNE LETTRE DE MISSION

**U**ne vocation peut-elle naître d'un songe ? C'est ce que j'ai vécu à 16 ans, dans un rêve qui m'a laissé une signature de feu. Dans mon rêve, je tenais contre moi un enfant, mon tout-petit, et j'étais inondée d'un amour absolu. Lorsque je me suis réveillée, j'ai cherché mon enfant. Mais mes bras étaient désespérément vides bien sûr. Ce rêve n'était pas ordinaire, sa trace ne disparaissait pas au fil des heures, des jours, des années. J'avais goûté un instant de fusion, de plénitude et d'éternité, et je constatais amèrement la béance d'amour qui m'habitait. Je me suis sentie comme amputée de la part de moi qui n'était pas encore advenue. Cette béance m'appelait à la maternité, ma terre promise. Mon désir s'est affiné au long des années, être mère était un appel. Non pas dans un objectif de reproduction, de duplication d'un existant, je voulais mettre au monde l'Amour. La vie m'a offert de rencontrer un homme qui est comme mon âme-sœur, un compagnon de cordée pour les jours de beau ou de gros temps. Notre regard se porte sur la même direction. Mon désir de maternité est devenu notre projet de parentalité et trois enfants nous sont nés.

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Après avoir travaillé dans la gestion des ressources humaines et la recherche en sciences sociales, Gersende de Villeneuve se consacre désormais à l'écriture (récits de vie, poésie jaillissante, recueils de

témoignage...) et à l'animation de cercles « petits philosophes » dans les écoles. Gersende vit en Bretagne, dans les Côtes d'Armor. Elle est mariée et maman de trois adolescents.

## LETTRE À MON ENFANT

Toute ronde de mon enfant à naître, j'ai écrit l'horizon qui m'habitait :

Tu es là, au cœur de mes entrailles, et tu te prépares à la plus grande aventure de l'humanité : naître et advenir. Je suis ta maman, depuis la première seconde, depuis que l'étincelle a jailli. Dans cette cellule infiniment petite, le patrimoine humain repose tout entier. Je suis ta maman, j'essaie de prendre conscience de cette promesse qui s'esquisse. Ainsi, de mon corps, la vie jaillira ! Depuis que tu m'habites, je me sens magicienne, déesse, divinement puissante. Alors que j'écris, de petits mouvements furtifs et complices témoignent de ta présence silencieuse et si douce. En cette heure, je suis mère universelle, mère de tous les possibles. Garçon ou fille ? Ton prénom ? La couleur de tes yeux ? L'esquisse de ton caractère ? Je ne te connais que par ces petits mouvements timides en moi et par mes rondeurs qui s'exacerbent. Pourtant je me surprends à t'aimer déjà follement, mon enfant. D'un amour tout de tendresse, de douceur et de protection. Ma plus grande ambition est de te transmettre la vie et de te mettre au monde chaque jour, par une maïeutique aussi subtile que possible, afin de te guider tout en te laissant libre.

J'aimerais t'apprendre la vie, t'apprendre à l'aimer, à la respecter, à lui donner sens et âme. J'aimerais t'apprendre à toujours garder en toi le don de l'émerveillement, pour un sourire impromptu, l'embrasement d'un ciel ou la mélodie du silence. J'aimerais t'apprendre à édifier un cœur pur et généreux, sensible et attentionné. J'aimerais t'apprendre à discerner tes talents et à ressentir l'envie de les offrir au monde. J'aimerais t'apprendre à toujours savoir t'arrêter pour respirer le parfum des fleurs, quelle que soit l'urgence de tes pas. Le reste, la vie te l'enseignera. Elle te prendra par la main, avec bienveillance je l'espère, pour te conduire sur les chemins de l'éveil. J'aimerais que mon amour pour toi te remplisse pleinement jusqu'à tes premiers pas, puis qu'il te donne envie d'oser le pari de l'autre, et qu'enfin il se fasse présence discrète mais évidente lorsque tu seras prêt à ouvrir tes ailes. J'aimerais que tu saches alors m'oublier, sans pour autant me renier. Il est un temps pour l'amour fusionnel, celui de l'aube de la vie. Puis il est un temps pour s'effacer progressivement, tout en gardant les bras grand ouverts. Il sera un temps plus douloureux, celui de l'amour révolte et de la distanciation nécessaire. Cette houle chaotique m'effraie

déjà et elle constituera sans doute notre plus grand défi. J'ose espérer qu'en ces temps de possibles incompréhension et déchirement mutuels, nous saurons nous souvenir de notre complicité, scellée en des temps plus cléments. L'orage passera, tu auras quitté l'enfance pour aborder les rivages de la vie adulte. Il sera un temps, je l'espère, où toi-même deviendras mère ou père à ton tour et où j'accueillerai les merveilles issues de ta propre chair devenue créatrice.

Il sera un temps enfin pour les adieux, où mon amour pour toi deviendra impalpable, ma proximité se cachera alors dans l'invisible. Le temps sera venu d'étendre mes ailes silencieuses, dans la puissance d'un amour inconditionnellement attentif et protecteur. »

Je reste fidèle à ces lignes, écrites il y a si longtemps...

J'ai eu l'impression de naître à moi-même en accouchant. J'ai senti à quel point je quittais un ancien vêtement, devenu trop petit ; tout de mon ancien moi n'était qu'une ébauche pour cet aller sans retour. L'accouchement est un passage pour la mère et pour l'enfant, une séparation irréversible, la fin de la plénitude et de l'unité. Je portais contre moi celui qui était en moi, qui était moi d'une certaine manière. Il me définissait, changeait mes contours, ma perception de moi, des autres, du monde, de l'avenir. Mon centre de gravité s'est définitivement déporté, fragmenté en un ailleurs d'altérité. Je suis consciente de ne pas avoir « donné » la vie à mes enfants, je l'ai simplement « transmise ». La Vie s'origine de bien plus haut, bien plus grand que moi. Elle est un mystère qui nous dépasse infiniment. J'avance sur le chemin de la maternité, ma terre promise, comme une funambule sur une corde fine tendue entre deux rives. Je sais tout de l'amour et je n'en sais rien. Chaque jour est un apprentissage, une leçon d'humilité et de vulnérabilité. Chaque jour je quitte une nouvelle certitude : ce qui était juste hier ne l'est plus aujourd'hui, ce qui est juste pour l'un ne l'est pas pour l'autre.

MA PLUS GRANDE  
AMBITION EST DE TE  
TRANSMETTRE LA VIE  
ET DE TE METTRE  
AU MONDE CHAQUE JOUR,  
AFIN DE TE GUIDER  
TOUT EN TE LAISSANT  
LIBRE.

## UNE AUTRE FÉCONDITÉ

Avec les années est venu le temps d'un ajustement plus distant. Respiration nécessaire et essentielle pour mes enfants (désormais adolescents) comme pour moi. « Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux<sup>1</sup>. »

Un temps pour la fleur, un temps pour le fruit et un temps pour une autre forme de fécondité. Notamment celle que j'entrevois au contact des Écritures. Je réalise à quel point le silence, l'écoute et la parole ajustés peuvent être fertiles, je découvre que nous pouvons être mère, frère ou sœur les uns pour les autres, dans l'accompagnement de nos pas trébuchants. Les liens tissés chemin faisant sont d'une nature autre que ceux du sang et de la chair. Ils sont marqués du sceau de la gratuité, d'un don que je suis libre de recevoir. Nous ne nous devons rien mais nous pouvons cheminer ensemble, nous éclairer les uns les autres par la diversité de nos sensibilités et de nos regards.

Annick de Souzenelle, ma mère spirituelle, m'a enseigné que le destin de tout Homme est de laisser grandir en lui le germe divin, le Fils intérieur.

Pierre Chamard-Bois, mon père et frère spirituel, ne cesse de dessiller mes yeux

sur la fertilité de la Parole qui n'attend que nos yeux, nos oreilles et nos mains pour être recueillie en nous et essaimer son Souffle.

Je pense au tableau *Le retour du fils prodigue* de Rembrandt, à ce père courbé vers son fils. Il l'enserme tendrement de ses mains magnifiques et étonnantes :

une main fine et délicate comme celle d'une mère, une main carrée, puissante et rugueuse, comme celle d'un père. Je me sens plus proche de la figure du Père lorsqu'elle me laisse entrevoir la figure de la mère. J'aime cette image d'un Père-Mère qui nous accueille en son infinie miséricorde, la dimension utérine de la miséricorde divine me touche profondément.

Une vie n'est pas de trop, entre errances et vacillements, pour naître en

---

1. *Qohélet* 3.

vérité, en nous délestant de nous-mêmes, de nos statuts, nos certitudes, nos représentations. « Vanité des vanités, tout est vanité<sup>2</sup>... » Notre nom véritable, notre filigrane d'or n'est-il pas gravé sur les paumes de ces mains ?

## LE FILS INTÉRIEUR

Il m'aura fallu bien des années pour entrevoir une autre signification au songe qui m'avait bouleversée lorsque j'avais 16 ans. L'appel que j'avais entendu me semble finalement être celui de tout humain. Qu'est-ce que la maternité sinon une matrice d'advenir ? « Le Verbe s'est fait chair, et il demeure parmi nous. »

À quoi sert-il que Jésus-Christ soit né à Bethléem s'il ne naît pas au-dedans de nous-mêmes ? Il n'est pas venu à Bethléem pour qu'à travers toute l'Histoire se perpétue une image de cet événement. Il est venu à Bethléem pour établir sa demeure au plus intime de nous-mêmes, afin que chacun de nous devienne le sanctuaire du Dieu Vivant. Le vrai lieu de la naissance de Jésus, c'est notre cœur, et le seul moyen de rencontrer Dieu, c'est de nous recueillir jusqu'à ce que nous atteignons, dans le silence le plus profond, jusqu'au plus intime de nous-mêmes. C'est cela l'immense découverte : Dieu et l'homme constituent une seule et même vie, Dieu et l'homme sont inséparables<sup>3</sup>.

---

2. *Qohélet* 1.

3. Maurice Zundel.

# Faire famille

Emmanuelle Landru-Viossat

## ENFANCE

**E**nfant et adolescente, je vivais un vrai séisme entre ce qui pouvait me paraître « hors sol » dans les célébrations du dimanche et l'état de « non droit » pour les enfants et ma mère dans notre famille.

Toute petite déjà, à la messe, certains textes proclamés touchaient mon âme sensible et naïve. « L'appel de Samuel » dans le Temple fut le premier. Plus tard, l'ouverture de Jésus envers les femmes, et surtout la Samaritaine, m'a bouleversée. Tout l'amour et la bienveillance que je ressentais à travers ces lectures me donnaient du grain à moudre. Je ne pouvais les mettre en mots mais ils mettaient du baume au cœur comme un onguent sur une blessure sans nom.

C'est la rencontre de prêtres de la MdF à 16 ans qui m'a permis de ne plus être écartelée entre ces deux mondes, de me sentir moins morcelée et de ne plus vivre désincarnée.

« Le bon samaritain » a été un texte phare à mon adolescence. Il m'a entraînée inconsciemment à prendre soin des autres et de la part de l'Autre en moi. « Le bon Samaritain » est la Parole en actes telle que je l'ai perçue concrètement chez

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Travailler à la justesse de l'attitude chrétienne n'est pas une route tranquille pour Emma Landru. Les détours passent par la vie en équipe CMdF (Colibris), les engagements professionnels (syndicalisme pour son mari et

Protection maternelle infantile en zone prioritaire pour elle), leurs engagements de citoyens responsables aux côtés de migrants, du côté de l'AFIPAIM et par le désir de penser et de mettre en œuvre une écologie intégrale.

certaines P.O. de la MdF. Pour moi, ils incarnent le message du Christ par leur fraternité, leur façon de vivre leur mission et leur foi.

Depuis, je ne crois plus en un Dieu qui a un programme tout défini pour chacun de ses enfants, ni au hasard ou à la fatalité : je crois en l'Esprit Saint qui souffle et œuvre dans nos cœurs – pour peu que nous le laissions nous parler et travailler en nous à travers les rencontres. Je crois profondément en un Dieu bon qui nous veut libres, responsables, aimants et bienveillants. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que « le lavement des pieds » constitue aussi un fondement pour moi. Devenir « serviteur » n'est pas un abaissement mais une grâce qui m'est offerte en rejoignant l'autre là où il en est.

L'incarnation, c'est accepter qu'à travers moi, qu'à travers chacun de nous, la vie soit féconde, que la vie l'emporte sur la mort grâce à Celui qui a donné sa vie pour le monde.

## NOTRE COUPLE ET L'ENFANTEMMENT...

Nul doute que Jean-Philippe – enfant unique – rêvait d'une grande famille !

En ce qui me concerne, c'était une tout autre affaire. J'avais bien fait vœu de fidélité, de liberté, d'indissolubilité et de fécondité mais au sens large, sans réellement penser aux enfants à mettre au monde. Mon douloureux passé infantile, même conscientisé et analysé, ne me permettait pas de croire en mes capacités de devenir une bonne mère !

Mais c'était sans compter sur le Seigneur et sur Jean-Philippe avec qui j'avais fait alliance ! Ne dit-on pas que les voies du Seigneur sont impénétrables ? C'est cette alliance, cette incarnation – d'une certaine façon – que nous avons laissée croître dans notre couple en devenir.

Il aura fallu plus de sept ans de vie de couple et d'aventures humaines pour que mon corps et mon esprit ne fassent plus qu'un... La « dé-maîtrise » prend du temps comme le grain de blé que l'on sort de son grenier et que l'on met en terre pour donner du fruit (cf. François Varillon) !

Aucune préparation à l'accouchement ne façonne réellement à la venue d'un enfant. Il faut un peu mourir à soi-même pour donner vie ; je crois profondément que la triade père/mère/enfant, par des mouvements intérieurs individuels, emprunte

le chemin du petit grain de blé que l'on met en terre pour donner du fruit. Ce tout petit être de quelques kilos, si attendrissant, si démuné et si fragile nous fait devenir, advenir père et mère dans la lignée de nos propres parents. Ce petit amas de chair abandonné à notre bon vouloir n'a de cesse dans son innocence de réclamer de l'attention, de l'amour et de la bienveillance pour se développer et croire en l'autre. Ce décentrage nous permet de tendre vers Celui qui a rendu possible la vie et de lui rendre grâce pour tant d'émerveillement devant la création tout entière, pour les hauts et les bas, pour les creux et les pleins.

Les deux extrêmes de notre temps sur terre sont comparables par leur intensité et intimement liés par le symbole du passage. Accompagner la naissance et la mort nécessite que l'on s'oublie un peu pour se mettre au service du plus démuné.

C'est remplie de cet amour total, de ce don, que j'ai pu oser accompagner mon père dans ses derniers mois de vie alors qu'il avait été bourreau et maltraitant durant ma jeunesse.

Jésus, en se faisant le Serviteur des Serviteurs, me donnait l'exemple à suivre ; l'Esprit Saint me donnait la force d'oser la rencontre et la reconstruction filiale jusqu'au Pardon me permettant de l'accompagner sereinement aux portes de la vie et de lui faire sa toilette mortuaire. À travers l'accompagnement de ce père souffrant transformé par la maladie d'Alzheimer et par l'entremise des soins corporels et le lavement du corps final, je sais que je me suis rapprochée du « lavement des pieds » de Jésus. Gestuelle empathique qui permet le face-à-face et la réciprocité dans toute sa fragilité et sa nudité. Un « espace-temps » hors du temps qui permet l'altérité sans équivoque, qui rend libre et heureux.

### **ALLER VERS LES PÉRIPHÉRIES POUR S'INCARNER**

Je crois que notre projet d'adoption relève aussi d'une expérience de l'incarnation. C'est d'une certaine manière consolider et renouveler le sacrement de mariage, redire que notre couple fait alliance avec le Seigneur malgré les nombreuses inconnues.

C'est aussi consentir que ce projet dépasse notre couple, déborde notre envie de porter au monde des enfants qui ne sont pas que nos enfants mais ceux de l'humanité tout entière (cf. Khalil Gibran).

La brise légère nous emmène bien loin des axes tout tracés pour inventer un ailleurs insoupçonné.

L'équipe Didyme dans laquelle nous nous trouvions à l'époque a été le creuset de ce discernement sur l'accueil d'une fratrie d'orphelins. Ce face-à-face en vérité a été essentiel pour réfléchir à l'accueil de ces enfants : chacun de nous a été renvoyé à ses fondements et à ses doutes. Pourquoi le choix de l'adoption ? Pour qui le faisons-nous ? Comment faire famille avec nos enfants biologiques ? Comment incarner nos propres valeurs dans les pas du Christ ? (...) Face à ces questions, l'équipe a été en émoi mais aussi dans l'ouverture à l'inattendu. Nul doute que l'Esprit Saint est venu de

NUL DOUTE QUE  
L'ESPRIT SAINT EST  
VENU DE NOMBREUSES  
FOIS NOUS VISITER...  
NOUS AVONS LAISSÉ  
LE SEIGNEUR OPÉRER  
ET NOUS GUIDER.

nombreuses fois nous visiter... nous avons laissé le Seigneur opérer et nous guider. À l'annonce d'une fratrie possible de deux sœurs à accueillir s'est ajouté le fait qu'une troisième sœur malade et non adoptable restait sur le carreau. Un dilemme que nous avons pu résoudre non sans heurts. Il nous était impossible de « faire famille » avec une enfant malade, non soignée, restée au pays... La survie de cet enfant dans des conditions décentes a primé sur le reste. Nous avons fait des pieds et des mains pour obtenir un troisième agrément français, décrocher l'accord de la plus haute instance juridique éthiopienne (l'équivalent du Conseil d'État en France) et rendre ainsi possible l'adoption de cette enfant malade. Nous avons été remplis du zèle d'Élie et nous nous sentions poussés par l'Esprit Saint dans cette démarche un peu folle, au grand dam de notre entourage qui tentait de tempérer nos ardeurs. La vie est surprenante et incroyable ! Alors que la CMdF et que le pape François nous invitent à aller aux périphéries, ce sont elles qui sont venues à nous...

Certes le typhon fut terrible à l'arrivée de ces trois fillettes malmenant un équilibre familial durement acquis. Alors que nous nous préparions à accompagner cet enfant vers la mort, c'est par elle que l'unité familiale s'est faite. Pleine de vie, elle était le grillon de la famille et mettait de la légèreté dans nos relations balbutiantes entre parents et enfants. La mort s'est défilée face à la volonté de vie de cette innocente en laissant place à une maladie chronique viable sous traitement à vie. Ne dit-on pas que la vie est toujours là où on ne l'attend pas ?!

Puis la découverte – au fil du temps – de la déficience intellectuelle de deux de nos enfants adoptés a été une autre croix à porter en famille. Se battre pour elles, pour qu'elles soient considérées comme des êtres à part entière est une sacrée gageure dans notre société élitiste, individualiste et consumériste. Être femme aujourd'hui en étant *black* et handicapée n'est pas très vendeur sur le marché du travail !

Qu'importe, il faut savoir voir avec le cœur, voir plus loin et à travers le décorum ; leur différence est une richesse et leur naïveté première, leur bonheur simple, nous ramènent à la condition des petits que le Christ n'écarte pas de son chemin. Bien au contraire, il nous demande de nous en approcher pour parvenir au Royaume qui commence dès maintenant en croquant dans la vie à pleines dents même si le fruit n'est pas standard, un peu cabossé mais combien goûteux. Si cette aventure continue à nous faire grandir et mûrir en conscience, nous savons aussi qu'elle a marqué fortement et de façon indélébile l'enfance et l'adolescence de nos garçons. Nos choix conduisent aussi leur vie d'adultes en devenir et auront une incidence qu'ils n'auront pas choisie lorsque nous disparaîtrons. Les tenants et aboutissants d'une telle aventure sont incalculables et nous n'en prenons réellement conscience que maintenant.

Mais nous ne regrettons pas de nous être jetés corps et âme dans cette aventure que sont la famille et l'adoption car, tous les jours, elle maintient notre désir d'être en cohérence avec notre Foi et de nous faire les serveurs des plus petits. Comme les *matriochkas*, tout s'imbrique et forme un ensemble plus ou moins cohérent.

Tous ces pans de vie s'entremêlent, s'enrichissent et se patinent mutuellement en donnant à notre famille cette incarnation particulière où le sens de la fraternité et de l'amour sont vécus comme une mission pour notre maison commune au sens large de l'humanité (cf. pape François).



# Notre pain quotidien

Yves Husenot

## L'ÉCO-PAIN

**A** Chichilianne et sur ce territoire rural, les habitants nous disent que notre boulangerie l'Eco-Pain est plus qu'un lieu où l'on vient chercher du pain qui nourrit le corps ; c'est aussi un carrefour de rencontres entre villageois, randonneurs, étrangers de passage, *woofeurs* dans les fermes ou jeunes en formation équestre.

À la boulange, nous rencontrons des chercheurs de sens, des personnes qui, par leur mode de vie plus simple et le choix d'habiter à la montagne, inventent un vivre-ensemble plus alternatif, associatif et solidaire. L'odeur du bon pain bio et l'ambiance chaleureuse de la boutique favorisent des rencontres et des partages plus authentiques.

Pour moi être boulanger est un vrai choix, une passion que je redécouvre chaque jour. C'est aussi un choix qui me fait lever au milieu de la nuit et qui me demande d'enchaîner souvent douze heures de travail continu debout dans la chaleur. Un métier fatiguant donc mais qui a du sens et me nourrit autant que je contribue à nourrir les autres. J'ai un travail solitaire la nuit et, d'une certaine manière, je me sens enfoui comme le levain dans la pâte mais présent au monde

---

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Après 30 années de travail dans le milieu de la recherche, Yves a décidé de quitter sa fonction de cadre commercial pour un métier artisanal, manuel, plus en adéquation avec ses valeurs. Depuis cinq ans, il est boulanger dans un

petit village du Trièves en Isère, au sein d'un habitat partagé. Cécile, sa femme, est thérapeute de couple ; elle est associée dans la boulange pour l'accueil, la vente et les livraisons du pain dans les villages alentour.

avec une posture plus intérieure. Dans ma nuit de travail, je pense parfois à toutes les personnes éveillées chaque nuit, sur leur lit d'hôpital, au chevet d'un enfant malade, à toutes celles et ceux qui sont au service pendant une nuit de garde, à l'usine, auprès d'une bête qui va mettre bas, à éteindre un incendie...

C'est un travail des cinq sens : le toucher des ingrédients, de la pâte, du pain craquant, l'odeur du levain, de la farine et du pain sortant du four, l'écoute des bruits de la boulangerie, de la croûte qui « chante » sur la grille, le regard posé sur la pâte qui gonfle, sur la couleur des différents pains, et enfin le goût du pain et de ses composants, la croûte caramélisée et la mie tendre et élastique dans la bouche.

Le geste du boulanger est exigeant et précis. Beaucoup de clients restent à m'observer transformer une pâte informe en pâtons bien ronds alignés sur le plan de travail. Ce geste demande de la force et de la fermeté mais aussi un infini respect, une écoute et même une obéissance à ce que la pâte me demande, car elle est vivante !

Nous avons fait le choix du bio en étant certifié Ecocert et en privilégiant les produits locaux, farines, œufs, lait... Je travaille en partenariat avec plusieurs agriculteurs et éleveurs que je rencontre fréquemment, dans un souci de respect de l'environnement, de qualité des produits et de partenariat bénéfique à chacun. Nous tenons à cet engagement écologique : privilégier les blés anciens, les cultures à faible labour, le maintien de petites exploitations locales et bien sûr la non-utilisation d'intrants chimiques pour respecter notre terre nourricière.

Ce qui apparaît, en faisant du pain, c'est la simplicité des choses. Pour moi, c'est ça l'incarnation. Avec trois ingrédients de base, farine, eau et sel, un environnement approprié, une observation et une attention du boulanger à l'alchimie du mélange, des heures de levée, un façonnage pour donner à chaque pain sa forme unique, une cuisson au four qui éprouve la matière, je reçois comme un cadeau chaque fournée de pain chantant et odorant.

## LA FORCE DU LEVAIN

En cinq ans d'expérience dans ce nouveau métier, ce qui m'émerveille toujours, c'est la force incroyable du levain. Il agit de façon discrète, en profondeur. Le

levain, c'est l'âme de la boulangerie, le trésor du boulanger. Je lui donne toute mon attention et le nourris quotidiennement ; c'est le même levain fabriqué à l'ouverture du fournil. Il n'est pas secret car sa composition est universelle mais il reste discret, caché et unique car aucun autre n'a le même goût, la même texture et n'apportera aux pains ses saveurs si particulières.

Comme le levain dans la pâte, il est manifeste que le bon, le bien, le beau, changent le monde de façon discrète et en profondeur. Pour moi le levain c'est la force des petits, des sans-voix, des femmes et des hommes, des enfants, qui choisissent d'être acteurs de leur vie. Car ils font respirer le monde, celles et ceux qui luttent contre les injustices et la violence, ils agissent au quotidien pour une vie digne. Il me revient le chant du Secours Catholique :

Ils sont des millions à crier je veux vivre,  
des millions à lutter pour le pain,  
Chacun porte en soi un soleil qui délivre,  
l'avenir peut naître par nos mains.  
(C. Bernard)

À un niveau théologique, les paroles de la Pasteur Christine Mielke résonnent en moi :

La résurrection, comme le levain, crée un peu de vide, d'ouverture, de respiration dans la pâte de nos vies, parfois dense, lourde et indigeste. Cette ouverture crée un appel d'air qui nous rejoint encore aujourd'hui, comme l'ouverture du tombeau à la résurrection du Christ « un peu de levain et toute la pâte lève ». Il y a deux interprétations possibles du levain dans la bible : celle qui désigne le levain comme quelque chose d'impur qu'il faut enlever (Ancien Testament) puis celle qui reconnaît cette force incroyable et positive du levain de pouvoir lever toute une pâte. Dans la parabole du levain (Mt 13, 33), la petite masse du levain n'empêche pas de faire lever toute la pâte, au contraire. On aurait pu penser que le levain se perdrait dans l'énorme quantité de farine, mais non, il fait lever la pâte...

POUR MOI LE LEVAIN  
C'EST LA FORCE DES  
PETITS, DES SANS-VOIX,  
DES FEMMES ET DES  
HOMMES, DES ENFANTS,  
QUI CHOISISSENT D'ÊTRE  
ACTEURS DE LEUR VIE.

C. Mielke nous invite à nous poser la question :

Quel est le levain de notre vie ? Quel est le vieux levain dont j'aimerais me débarrasser, qu'est-ce qui me fait me lever et me remettre debout ? Nos vies sont parfois verrouillées, il faut pourtant si peu de chose pour que la vie surgisse à nouveau et il faut parfois si peu de choses pour que, nous aussi, nous devenions des témoins d'une parole de vie là où nous vivons. Tel le levain, nous sommes appelés à être contagieux.

Il faut trois jours pour faire un levain, trois jours pour arriver au matin de Pâques, trois temps pour cheminer vers la résurrection : notre peur est prise au sérieux, une parole de vie est partagée, puis une invitation au témoignage est prononcée. Christ est ressuscité, je suis ressuscité avec lui, n'est-ce pas un peu de levain ? N'est-ce pas un appel d'air dans nos vies parfois enfermées par des tas de choses ? Laissons-nous ressusciter, respirons ! Soyons source d'ouverture et d'appel d'air autour de nous.

Et Stéphane Hessel, dans son livre *Indignez-vous*, qui nous invite à ceci : « Mais si, aujourd'hui comme alors, une minorité active se dresse, cela suffira, nous aurons le levain pour que la pâte lève. »

Avec Cécile, nous vous partageons une des pépites que nous recevons au fournil, celle de Lætitia qui poste ceci sur notre site :

Il y a des lieux comme ça où on se sent bien. Il y a des lieux comme ça où on revient. Des endroits qui sentent bon le pain chaud, qui embaument le sucre caramélisé et le café.

Oui, l'Eco-Pain est l'un de ces petits secrets que l'on serre bien fort au creux de sa main.

J'y vais avant ou après être monté à cheval aux « Chevaux d'Edoras », j'avais été intriguée la première fois par le sigle vert AB qui ornait l'affiche de cette toute petite boulangerie nichée à Chichillianne. Maintenant, je sais. Je viens y chercher des biscuits du bonheur et une douce chaleur humaine, vous savez, celle qui nous manque sacrément en ce moment ; je viens y acheter des chocopains et des pizzas forestières et rencontrer un boulanger et une boulangère qui disent

bonjour, qui sourient, qui vous regardent pour de vrai, qui sont heureux dans leur vie. C'est très con, c'est très basique, y a rien d'extraordinaire, mais qu'est-ce que ça fait du bien !

Il y a des lieux comme ça où un homme fait du pain de ses mains et sa femme au visage de madone le vend, le regard rieur et serein.

Il y a des lieux comme ça où le mot pain reprend tout son sens, où le copain est bien celui avec lequel on partage le pain, où le mot fraternité peut se glisser dans le levain, lever et se réchauffer dans la pâte et exister.

Y a des lieux comme ça,

y a des gens comme ça

qui vous permettent de recouvrer votre souffle et votre foi.



# Prêtre-ouvrier paysan

Jean-Paul Havard

## PRÉLUDE À MON ENVOI AU TRAVAIL

Jésus leur dit : « Allez dans le monde entier. Proclamez l'Évangile à toute la création. » [...] Le Seigneur Jésus, après leur avoir parlé, fut enlevé au ciel et s'assit à la droite de Dieu. Quant à eux, ils s'en allèrent proclamer partout l'Évangile. Le Seigneur travaillait avec eux et confirmait la Parole par les signes qui l'accompagnaient. » (Marc, 16)

## Prière des Laudes. Mardi matin, semaine I. Psaume 32.

Le Seigneur a fait les cieux par sa Parole, l'univers par le souffle de sa bouche, [...] Du lieu qu'il habite, il observe tous les habitants de la terre, lui qui forme le cœur de chacun, qui pénètre toutes leurs actions. [...] Nous attendons notre vie du Seigneur, il est pour nous un appui, un bouclier. La joie de notre cœur vient de lui, notre confiance est dans son nom très saint.

## Mardi matin 20 novembre 2018.

Première neige cette nuit. Cinq centimètres sur la voiture. Le chasse-neige est déjà passé. Il fait autour de zéro. J'arrive à la « Ferme Belle Montagne », une des deux exploitations où je travaille en ce moment au sein du groupement d'employeurs dont je suis salarié à temps partiel.

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Jean-Paul est prêtre de la Mission de France. Sa lettre de mission le situe dans une présence au monde agricole et dans un soutien aux

initiatives de pastorale rurale en Chartreuse et dans l'avant-pays savoyard.

À six heures, j'allume la lumière de l'étable. « Bonjour tout le monde ! » Tout le monde, à savoir 45 montbéliardes d'un côté en stabulation libre et les génisses en face. Tout ce petit monde reste couché ce matin et rumine. Sur le couloir central qui sert de table d'alimentation, je repousse du côté des vaches le foin qui reste tout en balayant du regard l'ensemble du troupeau. « Bien, tout est calme. Ça s'annonce tranquille aujourd'hui. » Dans un élevage, il faut toujours s'attendre à des aléas tels qu'une bête malade, une fuite d'eau, une barrière descellée... Une souplesse des horaires de travail est nécessaire.

J'entre à la laiterie. Matin et soir, c'est la même procédure rituelle de propreté : ouvrir le robinet d'eau chaude qui remplit le seau vert pendant que j'enfile mes bottes et ma combinaison, décrocher du bac de lavage le tuyau d'arrivée du lait pour y introduire un filtre et le brancher sur le tank refroidisseur, vider l'eau chaude du seau vert dans le seau blanc des lavettes avec une dose de désinfectant, disposer les seaux noirs qui vont recueillir le lait que vont boire les petits veaux, arroser les sols de salle de traite afin que le nettoyage soit plus facile à l'issue de la traite, etc. Hygiène, hygiène. Quand j'ai un moment, il y a toujours quelque chose à nettoyer. Tenir une propreté entretient ma conscience professionnelle et le plaisir au travail. C'est sensible pour de bonnes relations employé-employeur. Mais en plus, depuis quelques semaines, on a un vrai problème d'augmentation de germes pathogènes dans le lait. Un technicien est venu deux fois pour faire une évaluation de toutes les causes possibles de contamination. Puisqu'on a décelé ces germes également dans les bouses, ils sont aussi dans les vaches. Encore un souci qui va peser tout l'hiver jusqu'à la sortie à l'herbe au printemps. Heureusement qu'on fait partie d'une petite coopérative qui prend en compte et soutient la situation de chaque producteur. Avec un Lactalis, Sodiaal et Danone, on serait déjà dans les procédures de pénalités et de mise en demeure.

« Allez, debout ! Il faut se lever maintenant. » Heidi fait partie des vaches *cool* auprès de qui il faut insister chaque matin. Je peux m'asseoir dessus, elle reste imperturbable. Pourtant, quelle corrida elle nous fit pour ses premières traites quand elle fut jeune vache ! Elle a bien changé. J'ouvre l'eau de l'abreuvoir qui est presque vide. On arrive fin novembre et la source qui alimente l'étable est toujours tarie. On ne sait pas si l'Isère bénéficiera des indemnités sécheresse. On a calculé une facture supplémentaire de 3 000 euros pour l'eau depuis le premier

août. Je continue le tour des logettes pour le lever de ces dames, et surprise... « Et bien alors ? Qu'est-ce que tu fais là toi ? » Un nouveau-né tout mouillé. Il a moins d'une demi-heure. Sa mère me regarde sans réagir. Si elle ne se lève pas aussitôt, c'est qu'elle a dû batailler pour mettre bas. Je suis parti vite hier soir sans regarder si elle s'apprêtait. J'aurais dû. Je m'approche du nouveau-né presque tout blanc. C'est une femelle. « Toi, vraiment, on aurait pu t'appeler Neige. » Sauf que les noms des bovins commençant par N, c'était en 2017. En 2018, on donne des noms qui commencent par O. « Ta mère s'appelle Largentière et ta grand-mère Écrin. Il faut qu'on te trouve un nom qui suive tes ascendantes. » Comme je n'ai plus le dos assez costaud pour porter des petits veaux, je le saisis par les pattes arrière pour le traîner jusque dans le couloir de l'étable et le coucher dans de la bonne paille. Je rentre toutes les vaches dans la salle d'attente pour la traite. Je laisse un portail ouvert pour que la jeune mère rejoigne son petit quand elle aura récupéré.

À huit heures quarante-cinq, le camion du laitier arrive. Je suis à la bourre.

– Le chauffeur s'avance à l'entrée de la salle de traite.

– Salut Jean-Paul. Comment ça va ce matin ?

– Salut. Excuse-moi de te faire attendre, dans trois minutes les dernières sont finies de traire.

– T'inquiète, me répond Bruno, c'est moi

qui ai un peu d'avance.

Boire le café du matin dans la laiterie avec Bruno, c'est presque sacré. Une dossette de Nescafé avec l'eau chaude du cumulus dans un gobelet en plastique bleu ou blanc. Bruno porte des nouvelles. Les commentaires des prévisions météo de la semaine, des soucis ou des changements dans les fermes, l'actualité avec le sport ou « les gilets jaunes », la saison de chasse... Parfois, pendant les vacances, un de ses enfants l'accompagne pour la tournée. Dernièrement, sa fille de 17 ans apporta des madeleines qu'elle avait réalisées la veille.

En hiver, l'astreinte quotidienne, à savoir la traite et l'alimentation plus les soins aux animaux matin et soir me demandent entre cinq et six heures. Quand rien de particulier n'arrive... Tout à coup, mon téléphone sonne alors que je suis en train

de donner à boire aux petits veaux. C'est mon autre employeur, celui chez qui je fais l'astreinte un week-end sur deux. Les deux fermes sont voisines.

– Bonjour Jean-Paul. Est-ce que vous auriez un peu de temps ce matin ?

– Oui. Dans une heure, je serai libre.

– Pourriez-vous porter du foin à mes génisses qui sont dans les prés ?

– OK. Pas de souci.

Dans le secteur, les éleveurs laitiers gardent leurs génisses au pré le plus longtemps possible, tant qu'elles ont de l'herbe à pâturer. Surtout cette année où la sécheresse n'a pas permis de remplir les stocks de fourrage pour l'hiver. L'an dernier, la première chute de neige fut abondante. Il fallut quelques jours avant que les routes soient praticables à la bétailière qui peut facilement entraîner le tracteur en sortie de route dans les descentes glissantes. Des voisins – néo-ruraux – ont téléphoné en menaçant d'appeler la préfecture ou des associations, arguant qu'il n'est pas normal de laisser des animaux dehors en hiver dans la neige. C'est bien sûr une erreur de croire que les bovins ont froid dans la neige. Il faut simplement qu'ils aient du foin à manger si besoin. C'est ce que mes employeurs avaient fait l'an passé dès le premier jour de neige. Comment s'armer de patience et de raison face aux croyances qui prospèrent pour le « bien-être animal » ? Le peu de neige de cette nuit fondra cet après-midi puisque le temps est doux et qu'on annonce la pluie. Le foin de ce matin sera plus pour les inquiétudes des voisins que les besoins des bêtes. C'est du foin préventif, de la communication avec le réel pour lutter contre la pression des *a priori* négatifs sur l'agriculture et les familles d'agriculteurs. Les génisses sont dans trois prés différents dont l'un juste à côté du village.

Je rentre pour manger vers 13 heures. Je retrouve à 16 heures la mère avec son veau en train de têter. C'est émouvant. Ça me met de la joie au cœur pour attaquer le travail du soir.

## RELECTURE

L'encyclique du pape François *Laudato Si'* relance la démarche de relecture de vie et des événements.

Une écologie intégrale implique de consacrer un peu de temps à retrouver l'har-

monie sereine avec la création, à réfléchir sur notre style de vie et sur nos idéaux, à contempler le Créateur qui vit parmi nous et dans ce qui nous entoure, dont la présence ne doit pas être fabriquée mais découverte, dévoilée. (n° 225)

Écrire cet article m'a mis en travail de relecture. Je peux en synthétiser le fruit par trois situations qui me sont revenues en mémoire.

• Que vais-je faire de ce que je perçois dans le milieu des éleveurs de Chartreuse, chacun d'eux avec sa brouette de soucis ? Une éleveuse disait : « Si j'emploie un.e salarié.e un ou deux jours par semaine, j'attends qu'il.elle soit un vrai appui. Sinon ce n'est pas tenable psychologiquement. »

• Le problème d'hygiène du lait de l'exploitation a mis les verbes *laver, désinfecter, purifier* au milieu de mes pensées. À Nîmes, j'étais souvent chez Rachid, mon frère par dix ans de boulot ensemble. Dans la salle de bains, en bas de la glace sur un petit autocollant, il y avait cette prière rituelle en couleurs gaies adaptées aux enfants : « Ô mon Dieu, fais que je sois de ceux qui se repentent et qui se purifient et que je témoigne qu'il n'y a de dieu que Dieu, l'Unique qui n'a pas d'associé, et que je témoigne que Muhammad est Son serviteur et son Envoyé. »

MA PENSÉE SE MET  
EN MODE RELECTURE DÈS  
QUE QUELQUE CHOSE QUE  
J'AI VU OU ENTENDU  
VIENT M'INTERROGER.

Ne suis-je pas dans l'étape de purification de mon existence après ces dernières années empreintes d'amertume et de repli sur moi-même ?

• Face au magnifique paysage de la Chartreuse, tel un lever du jour sur les monts enneigés, mon patron de la Ferme Belle Montagne aime me dire : « Tu vois comme c'est beau ? Tu ne trouves pas qu'on a déjà gagné notre journée ? »

Grâce à la relecture, je peux discerner et recevoir du Seigneur des signes et des rencontres qu'il me propose pour travailler avec lui.

La raison d'être de la Communauté Mission de France est théologique et pastorale : porter la question de Dieu en vivant avec nos contemporains, au nom du Christ qui est l'Agneau et le Pasteur. Une tradition de relecture qui lui est propre marque son style, son allure. Une relecture de plus en plus inhérente à ma façon d'être et de penser sur la base d'une fréquentation quotidienne – ne serait-ce que

quelques minutes – de la Bible, en particulier des évangiles et des psaumes. Les mots fertiles de sens, les paraboles, les images des écritures bibliques imprègnent peu à peu mon langage et mes représentations. Les questions des textes, formulées ou sous-jacentes, contribuent à la formulation des questionnements qui m'habitent dans la confrontation aux réalités. J'ai fait relecture en construisant un petit récit. Mais ma pensée se met en mode relecture dès que quelque chose que j'ai vu ou entendu vient m'interroger.

Le principe d'engagement de notre vie est d'aller vers les autres. En étant ouvert. De nos jours, un des enjeux qui activent la relecture dans notre intelligence est celui de l'hospitalité. Accueillir et être accueilli, comprendre et être compris ne va pas de soi. Il y a ces expressions marquantes de gens que nous rencontrons. Nous les méditons. Nous voulons les garder en mémoire parce qu'elles attestent de quelque chose d'important pour eux et qu'elles nous rejoignent en nous questionnant. Le désir d'accueil de l'autre ou par l'autre nous rend attentifs à des gestes, à des signes. La relecture met dans l'attitude de foi. La foi élémentaire de reconnaître les choses importantes de la vie pour se centrer sur elles. La foi spirituelle de vivre notre chemin dans la conduite de l'Esprit, de faire la volonté du Père, de rendre grâce.

### **Pourquoi je tiens au « titre » de prêtre-ouvrier ?**

Parce que les gens qui ont connu des prêtres-ouvriers transmettent que « c'est des prêtres avec nous ». Parce que ça me demande de témoigner que l'Église, dont je suis et qui m'envoie, est famille d'enfants de Dieu d'abord, institution hiérarchique ensuite. Parce que c'est en rejoignant de l'intérieur un groupe humain, un peuple, que j'apprends ses tristesses et ses angoisses, ses joies et ses espoirs, son langage terreau d'une Parole de Vie.

### **Prière des Complies. Mardi soir, semaine I. Oraison.**

Dieu, qui es fidèle et juste, réponds à ton Église en prière, comme tu as répondu à Jésus, ton serviteur. Quand le souffle en elle s'épuise, fais-la vivre du souffle de ton Esprit : qu'elle médite sur l'œuvre de tes mains, pour avancer, libre et confiante, vers le matin de sa Pâque. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. Amen.

# La Parole prend chair par les autres

Nathalie et Étienne Galand

**Nathalie :**

**D**ans mon service hospitalier, la réanimation néonatale, où je suis cadre de santé, le « prendre chair » peut prendre sens dans le « prendre vie », c'est-à-dire passer d'un désir de couple à la naissance d'un enfant.

Pourtant, dans ce secteur de soins, la réalité est parfois plus difficile que la promesse d'une vie heureuse. L'enfant est souffrant, malade, atteint d'un handicap ou va mourir. Alors, comment ne pas penser à Dieu qui s'est fait homme ? Il est né comme tous les hommes, il est mort comme eux, d'une mort humaine. Et pourtant son message, son invitation est plus forte que cette mort, il a mis en œuvre des facultés humaines pour que nous comprenions mieux son message.

Alors comment, dans les accompagnements aux familles ou dans le management de mon équipe, je me sers de ces facultés humaines pour laisser percevoir que Dieu les accompagne ?

## ACCOMPAGNER LES FAMILLES

Dans la détresse de cette naissance qui n'est pas celle idéalisée, la souffrance, l'angoisse sont visibles chez les parents. Il est donc nécessaire d'être présent, à l'écoute.

.....

## À PROPOS DES AUTEURS

Nathalie et Étienne Galand appartiennent à l'équipe Evry/Sonne. Nathalie est cadre de santé au Centre hospitalier Sud Francilien

dans un service néonatalogie. Étienne est chef d'établissement dans un collège d'éducation prioritaire de Viry-Chatillon.

À ce moment de leur existence, les mots, « le verbe » est important pour se sentir soutenu. Le verbe est indispensable dans ce moment où leur enfant prend chair. Mais si l'amour de Dieu a pris visage d'homme, il a des yeux pour nous regarder, une bouche pour nous parler et des mains pour nous toucher. Alors la soignante que je suis a de nombreux moyens pour consoler les familles. À moi de savoir les aborder selon leur sensibilité.

## LE MANAGEMENT D'ÉQUIPE

Si Dieu s'incarne en l'homme alors, dans chaque membre de mon équipe, je me dois de chercher Dieu. Ceci m'amène à avoir sur l'autre un regard plus approfondi pour rechercher cette présence de Dieu. C'est exigeant de ne pas en rester aux apparences. J'aurais parfois envie de répondre du tac-au-tac à une « plainte » ou une « agression » concernant leur planning, les relations entre collègues... mais le temps d'écoute de l'autre, de leurs difficultés en lien avec leur organisation familiale, d'ouvrir des espaces de dialogue entre eux est finalement toujours plus productif. Pourquoi ? Parce que la personne se sent considérée, exister. Dans ce monde où l'individualisme augmente, beaucoup sont en recherche de reconnaissance. Surtout dans le domaine de la santé où, pour accompagner les malades ou leurs familles, nous sommes obligés de livrer une partie de nous, d'être empathiques. Je crois que Dieu s'est fait chair, le Verbe s'est fait chair pour être au plus près de nous et nous aider à exister, à être à son image, créatif pour l'autre.

Dans mon rôle de cadre de santé, il m'arrive de devoir reprendre une personne, redonner du cadre pour être dans de bonnes pratiques de soins. Je relève des faits qui mettent en avant parfois un manque de compétence ou de prise en compte de l'autre, dans ce à quoi il aspire. Mais j'essaie de transmettre l'espérance d'un avenir meilleur, d'une progression que j'envisage possible pour lui. Pour cela, la notion des faits doit être bien distincte dans mon langage, de la personne. Dans les évangiles, je suis touchée par l'attitude de Jésus qui sait toujours avoir la parole juste, adaptée à la situation. Il ne juge pas mais offre d'autres alternatives.

L'incarnation de Dieu en homme donne une responsabilité à la femme que je suis et qui donne à voir Dieu. Mon témoignage par ma manière d'être, de dire, doit être à la manière de Jésus : Dieu qui prend chair.

## **Étienne :**

Dans les évangiles, je suis toujours touché par l'attitude de Jésus comme éducateur, non pas un Dieu qui donne des leçons, mais un Dieu dans nos vies qui fait émerger des solutions, qui donne à chacun de se construire, d'avancer... Dans le collège où je suis principal, j'essaye d'être témoin de cette incarnation. Voici, à travers quelques situations, comment je vis cette incarnation.

### **DE LA CHAIR AU VERBE !**

Les coups n'ont pas porté fort mais le corps est meurtri... les mots aussi ont frappé. Les deux élèves qu'on amène dans mon bureau suite à une bagarre dans la cour sont en larmes. L'un, « blessé » par des mots tranchants et l'autre, par des coups de poing.

Je dois régler le différend et signifier par une sanction que la loi n'a pas été respectée... Je dois surtout conduire ces deux adolescents à construire un chemin qui leur permettra de pouvoir à nouveau vivre ensemble... Trouver les mots, permettre une expression, une parole... faire jaillir le VERBE... De cette vie qui jaillit parfois avec violence, faire émerger les ressources pour qu'elle s'épanouisse...

### **DE MES LIMITES D'HOMME À L'ESPÉRANCE**

#### **DE LA RÉSURRECTION**

L'équipe éducative est réunie autour de J.M., son comportement gêne terriblement la classe, son niveau scolaire est inquiétant... Ses parents semblent démunis, ils comptent sur nous, sur moi. Quelles solutions proposer, sur quel levier agir pour faire progresser cet enfant qui semble décidé à mettre en échec tout ce qui a été fait pour lui ? Comment ne pas baisser les bras, comment y croire encore et toujours ? J.M. lui-même semble ne plus croire en lui. Je pense en ces moments à la posture de Jésus, Dieu fait homme, qui ne condamne pas, qui a un regard bienveillant... je pense à la résurrection... Malgré nos incapacités à mieux aider ce jeune, je reste convaincu que quelque chose de beau, de bon, de bien pourra émerger.

### **LE VERBE S'EST FAIT CHAIR**

Si le quotidien d'un collège d'éducation prioritaire n'est pas toujours simple, j'aime y trouver chaque jour des traces de Dieu dans la vie des hommes et des femmes qui m'entourent... C'est à travers l'ado qui se révèle grâce à l'attention bienveillante d'un professeur. C'est par la solidarité des élèves d'UPE2A qui, arrivant les uns et les autres de divers pays, s'entraident et se soutiennent dans l'apprentissage du français. C'est un collègue en souffrance qui est soutenu discrètement par ses pairs...

### **LA MISSION PREND CHAIR**

Comment être témoin, comment par ma vie d'homme, de croyant, être passeur de cet amour de Dieu ? Au quotidien, en veillant à être juste, en prenant le temps d'écouter, d'accompagner. J'ai la chance de travailler dans un établissement public où le cadre de la laïcité est essentiel. Mes convictions restent donc à l'entrée du collège mais pas ma foi. C'est une chance et un défi extraordinaire d'essayer de vivre au plus proche de l'Évangile plutôt que de l'annoncer !

En venant prendre chair, Dieu nous fait le cadeau extraordinaire de se faire proche. C'est lui qui se révèle à nous dans les fragilités de nos vies. J'ai la chance d'être témoin de cette vie, j'essaie modestement de la faire grandir.

Alors je peux chanter :

Allez dire à tous les hommes :

Le royaume est parmi nous !

Alléluia ! Alléluia ! Le royaume est parmi nous.

# Toucher un corps, c'est toucher la présence

Dominique Trimoulet

**P**armi les chemins qui m'ont conduit à désirer me former au massage, il y a la longue pratique de mon métier d'aide-soignant : particulièrement la toilette. J'avais exercé ce métier pendant dix ans, avant mon entrée au séminaire, sans avoir pris conscience de la portée de ce soin qui répond à l'absence ou la perte, plus ou moins passagère, de l'autonomie. J'ai repris ce métier après les années de séminaire avec un regard renouvelé, entre autres, par la conscience d'y être envoyé.

Je me suis rendu compte qu'au cours de la toilette, il se passe quelque chose d'autre qu'un soin. Des patients avec qui j'avais peu échangé verbalement, au moment de quitter le service me remerciaient, non des soins prodigués, mais de ma présence auprès d'eux le temps de l'hospitalisation. J'en suis venu à faire l'hypothèse qu'à travers le toucher, il se communique quelque chose de ce que sont les personnes. Dans ce même temps, j'ai rencontré de nouveaux amis qui pratiquaient le massage, occasionnellement, en famille ou entre amis.

C'est la conjonction de ces deux événements qui m'a incité à demander à Georges Gilson, alors l'évêque de la Mission de France, de m'envoyer me former dans une école de massage.

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Dominique est prêtre de la Mission de France, aide-soignant à la retraite depuis un an. Il s'est formé en massage à l'Institut de formation Joël Savatofski. Devenu formateur en 2008, il intervient dans

le cadre de la formation permanente auprès de soignants dans le but de permettre à ceux-ci d'associer le geste de bien-être au geste de soin. Il vit à Lannion depuis 2015.

Au cours de cette formation, j'ai vécu quelques rencontres qui m'ont fortement marqué. Celle-ci, d'une trentaine de jours sur deux ans, se déroule en stages de trois à six jours. Elle consiste principalement dans l'observation d'un massage par un formateur sur l'un des participants ; puis les stagiaires, deux par deux, se massent à tour de rôle avant d'échanger entre eux sur ce qui a été ressenti au cours de l'exercice. À la fin d'un de ces stages, je me retrouve avec une personne avec qui j'avais très peu échangé les jours précédents. Quelle ne fut pas ma surprise, après que je l'eus massée, d'entendre : « J'ai bien retrouvé dans ton massage ta manière d'être dans le groupe. » Elle ne m'a pas parlé de ce que j'avais fait mais de ce qu'elle percevait de moi à travers ce massage.

Pour moi, ce fut la découverte que je suis dans mes mains comme je suis dans ma voix. Cette voix qui permet de reconnaître une personne familière quand, à l'interphone, elle répond : « C'est moi ! » Découverte qui fut confirmée au cours d'un autre stage. Nous devions recevoir un massage les yeux bandés. Je reconnais tout près de moi le raclement de gorge caractéristique d'un des stagiaires. Je m'attends à recevoir son toucher et à ma grande surprise, dès le tout premier contact des mains qui se posent sur moi, je reconnais une des stagiaires qui m'avait massé trois mois plus tôt au cours du stage précédent.

Je garde encore aujourd'hui un souvenir vif d'un troisième événement vécu au cours de ma formation. Juste en sortant d'un stage, je rejoins une session d'été proposée à des familles, alliant lecture biblique et vacances. Nous devions nous présenter à l'aide d'un objet. J'avais choisi mes mains. Je parle avec chaleur du stage que je viens de vivre. Plusieurs personnes manifestent le désir de recevoir un massage, dont deux jeunes adolescentes d'une douzaine d'années. À la fin de la soirée, elles viennent vers moi pour prendre rendez-vous. Après consultation des parents, le rendez-vous est pris. En commençant le massage, quand mes mains se posent sur les pieds de la première, c'est comme si j'entendais : « Retire les sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte ! » Les mots que Moïse entend quand il s'approche du buisson qui brûle sans se consumer (Ex 3). En me préparant à ce massage, j'étais très impressionné par la confiance qui

À TRAVERS LE  
TOUCHER, IL SE  
COMMUNIQUE QUELQUE  
CHOSE DE CE QUE  
SONT LES PERSONNES.

m'était faite de la part de ces jeunes comme de leurs parents. Ces deux massages ont été pour moi comme initiatiques. Ils m'ont donné de ressentir le corps comme une terre sainte : les mots du livre de l'Exode ne sont jamais loin quand je masse. Oui, « Retire tes sandales de tes pieds » : sur cette terre-là, on y marche pieds nus, pas avec de gros sabots. Ce n'est pas une terre qui se foule.

J'ai aussi en mémoire le merci de grands vieillards ou de personnes atteintes de maladie dégénérative qui parlaient de leur corps avec des mots très durs, comme « loque ». Après un massage au cours de la toilette, ils se disaient réunifiés. De même, lors des ateliers que j'ai animés dans nos rassemblements de la CMDF, je garde l'image des mains infiniment délicates de nos aînés se risquant pour la première fois à masser le corps d'un autre.

Plusieurs personnes m'ont dit avoir réalisé qu'elles avaient choisi le massage pour, entre autres, réparer un touché irrespectueux reçu dans l'enfance. Avec les mots entendus par Moïse, je peux dire qu'elles cherchaient, à travers un toucher respectueux et bienveillant, à restaurer la sainteté de leur « terre ». Oui, « ce lieu-là est une terre sainte ». L'irrespect envers le corps, son asservissement, la manipu-

lation dont il peut être l'objet, fait de lui un non-lieu. C'est pourquoi les tortionnaires cherchent tant à cacher les corps portant les marques de leurs méfaits. Au contraire d'un Autre qui s'est fait reconnaître aux marques de son supplice.

CES DEUX MESSAGES  
ONT ÉTÉ POUR MOI  
COMME INITIATIQUES.  
ILS M'ONT DONNÉ DE  
RESSENTIR LE CORPS  
COMME UNE TERRE SAINTE

Le corps est lieu de présence. Le corps conçu comme une prison de l'âme dont la mort nous délivre est une représentation irrespectueuse de l'incarnation. J'en viens, en écrivant ces lignes, à me demander s'il n'y a pas une corrélation entre la pratique de la pédocriminalité et une théologie négatrice du corps. Au contraire, quand il est donné d'éprouver physiquement l'unité profonde du corps et de l'être, quand on éprouve qu'en touchant la peau, c'est aussi le cœur de la personne avec son histoire qui est touché, le respect du corps des personnes s'impose. Les premiers mots du prologue de saint Jean trouvent alors un écho particulier : « Et le verbe s'est fait chair, et il dressa sa tente parmi nous. » Il ne s'agit pas d'un nouveau voisin dans le campe-

ment mais plutôt qu'Il a pris chair de notre chair. La terre sainte n'est plus celle, au pied de l'Horeb, où brûle un feu sans se consumer. Elle devient un corps en tout point semblable au nôtre.

J'ai évoqué le corps du Ressuscité, reconnaissable aux marques de sa Passion. Quand Marie, au matin de Pâques, cherche le corps de son *Rabbouni*, Jésus lui dit : « Ne me touche pas, mais va trouver mes frères. » Pour toucher et être touché par le corps du Ressuscité, il faut toucher et être touché par le corps des disciples, le corps de « ses frères ». Un corps nourri d'eucharistie et de Sa Parole. Quand les mains, qui soignent et qui massent, portent à l'autel le fruit de la terre et du travail des humains, les paroles de Jésus « Ceci est mon corps » trouvent un écho particulier. Et réciproquement : le service de l'eucharistie a contribué à renouveler mon regard sur le service des corps qu'il m'a été donné de vivre par mon travail et par le massage.

# Dieu était là

Bernard Michollet

« Nul n'a jamais vu Dieu », nous rappelle l'évangile de Jean (1, 18). Ce faisant, il nous ré-inscrit dans la tradition mosaïque au cas où quelques-uns auraient oublié ce socle de toute vie spirituelle. À Moïse troublé par le buisson ardent, « [le Seigneur] dit : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » Et [il] cacha sa face, car il craignait de regarder Dieu » (Exode 3, 6). Puis le texte nous rapporte la parole du Seigneur : « J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte et j'ai entendu le cri que lui font pousser ses oppresseurs. » Celui qui voit, c'est Dieu.

Lorsque le prophète Élie « entra dans la caverne et y passa la nuit », après avoir été interpellé, il lui est dit : « Sors et tiens-toi sur la montagne devant le Seigneur ; le Seigneur passe. » Sortir pour voir, voir Dieu, c'est ce qu'attend le lecteur. Mais après de grands fracas et du feu, nous apprenons que « [...] le Seigneur n'était pas dans le feu ». Puis la situation se renverse : « [...] après le feu, un son à peine perceptible. Et quand Élie l'entendit, il cacha sa face dans son manteau et sortit et se tint à l'entrée de la caverne. » (1 Rois 19, 9-13) Que voit Élie camouflé dans son manteau ? Rien. Rien, mais il écoutera...

« Le Fils unique, qui est tourné vers le sein du Père, lui, l'a fait connaître », continue l'évangile de Jean. Ce à quoi ni Moïse, ni Élie n'ont eu accès, le Fils, qui sera reconnu en Jésus, le vit en plénitude. Tout est là.

\*

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Bernard est membre de l'équipe « Éthique, cultures et foi ». Théologien, il a enseigné 10 ans au grand séminaire de Bangui (Centrafrique) et participe au

Réseau Blaise Pascal de dialogue science-foi. Il coordonne les réseaux de la Mission de France et est aumônier national de l'ACI, de la JIC et de la JICF.

Lorsque la modernité s'est imposée en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle avait mûri durant plus de deux siècles, se réappropriant l'Antiquité et relativisant la chrétienté millénaire. Elle a revendiqué d'être aux avant-postes pour libérer l'homme de tous ses conditionnements. Elle a pris les commandes du progrès humain, reléguant Dieu dans son ciel, désespéré, triste de ne plus rien avoir à faire. Et c'est bien connu, le chômage conduit à la mort sociale et même à la mort comme telle...

Peu ou prou, c'est le destin moderne de Dieu qui va interroger tous les penseurs. Le philosophe Hegel est des premiers à s'emparer du problème<sup>1</sup>. « Dieu est mort », tel est le diagnostic qu'il porte à partir de l'état de la culture qu'il connaît. Il ne veut pas avaliser cette assertion sans autre forme de procès, au contraire, il veut dépasser, il veut traverser la question. Nous ne lui emboîterons pas le pas ! Ses héritiers discutent encore aujourd'hui pour savoir s'il a définitivement « athéisé » le christianisme ou christianisé l'athéisme<sup>2</sup>... Mais il fallait le mentionner parce qu'il est le symbole de ce combat de Jacob que la modernité livre à Dieu depuis la Renaissance. En effet, à cette époque, Luther prend à bras le corps la question de la signification de la mort de Jésus<sup>3</sup>. Il initie ainsi l'approche moderne de la révélation en mettant au cœur de sa pensée la *theologia crucis*. Grâce à Joseph Moingt, qui interprète cette fin tragique de Jésus sur fond d'absence de Dieu, nous chercherons à explorer cette voie.

## LA THÉOLOGIE DE LA CROIX

La chrétienté que connaît Luther est dominée par les déboires procurés par la puissance. La société de l'époque, à cause de divers apports – la réappropriation de l'Antiquité, la découverte du Nouveau Monde, la germination de la science moderne, etc. –, se fissure. Sa clé de voûte qu'est l'Église traverse une crise morale profonde. Et à cause de dérives pastorales et de la simonie répandue jusqu'au sommet

1. G. W. F. Hegel (1770-1831) pointe le problème dans la conclusion de *Foi et savoir* (1802).
2. Georges Van Riet, « Le problème de Dieu chez Hegel. Athéisme ou christianisme ? », *Revue Philosophique de Louvain*, Troisième série, to. 63, n° 79, 1965, p. 353-418.
3. Martin Luther (1483-1546) fait basculer le christianisme médiéval dans la perspective existentielle moderne.



de la hiérarchie, il semble que le salut est acheté sinon au moins mérité, moyennant les efforts *ad hoc*.

L'Église puissante, imbriquée à la société et jouant un rôle politique déterminant, annonce un Dieu tout aussi puissant. Dieu s'impose par la force de la philosophie qui arme la théologie pour arraisonner les croyants. La puissance des démonstrations relègue la foi à la portion congrue. Elle est pourtant bien proclamée, mais c'est une foi intellectuelle qui est valorisée. Elle doit s'adjoindre des œuvres pour devenir pertinente. La Croix est un élément du système, un élément-clé certes, mais lui aussi dévitalisé, instrumentalisé.

C'est cela que Luther remet en cause – aujourd'hui, qui ne le ferait ?! Il remet en cause cette connaissance de Dieu bien charpentée en rappelant *Jn 1, 18* : « Nul n'a jamais vu Dieu... » Les meilleurs des théologiens scolastiques ne peuvent rien dire de Dieu. Cela ne peut venir que du Fils, Parole du Père exprimée avec son intensité maximale sur la Croix. Dieu nous parle par le Christ en croix, tel est le chemin qu'il nous faut prendre pour entrer, moyennant une foi existentielle, une confiance de tout notre être, dans une connaissance sûre de Dieu.

À partir de là, nous comprenons que la mort de Jésus, toujours interprétée comme rédemptrice selon la conception anselmienne de la substitution, prend une nouvelle dimension<sup>4</sup>. La mort, disparition du Crucifié, met en valeur, dans la ligne de *Philippiens 2*, l'abaissement, la kénose du Fils. Cette kénose dit Dieu, « parle Dieu ». Elle souligne, à l'encontre des théologies de la gloire spontanément accordées à la raison puissante contre lesquelles lutte Luther, que Dieu ne relève pas de nos catégories.

Ainsi, pour les temps modernes, Luther remet en selle le sens du Dieu caché – *deus absconditus* – et dévoilé par le Fils que l'Église avait pourtant déjà connu<sup>5</sup>. Le christianisme occidental en sera irrigué à nouveau. Mais dans la culture, le Dieu caché s'absente et disparaît... meurt ?

---

4. La théorie d'Anselme de Cantorbéry (1033-1109) que Luther lui-même reprend, stipule que le Christ est mort en lieu et place des hommes pour les racheter du péché.

5. En Occident, François d'Assise (1182-1226) a déjà retrouvé cette connaissance évangélique et humble de Dieu à partir du Christ, et centrée sur la Croix.

## « LA DISSOLUTION DU BIEN-CONNU DE DIEU »

Joseph Moingt s'empare de la question de la mort de Dieu pour l'interpréter dans la dynamique de l'histoire du christianisme<sup>6</sup>. Il l'avait d'abord abordée pour enraciner sa recherche dans le contexte contemporain du rejet de Dieu. Son analyse l'avait conduit à travailler sur les ambiguïtés du terme Dieu, lequel draine avec lui, outre le Dieu de Jésus-Christ, celui des religions païennes ou encore l'Être suprême des philosophes. Il en conclut que « [la] négation [de Dieu] s'était présentée (...), dans le mouvement philosophique de la mort de Dieu, comme la dissolution du bien-connu de Dieu ». Ce dieu spontanément connu – tout-puissant, impassible, garant de l'ordre, etc. –, loin de celui de Jésus, est celui qu'a rejeté la culture. Il affirme qu'aujourd'hui l'Église admet avoir aussi véhiculé « ce concept commun dont elle nie maintenant qu'il soit propre au Dieu de Jésus ».

Ceci étant acquis, un pas supplémentaire est à accomplir car « le croyant éprouve (...) la nécessité d'intégrer à la révélation cette idée de la mort de Dieu qu'il ressent comme la négation de sa foi ». Cela s'impose comme un quasi-impératif du fait que c'est Jésus à travers sa vie et sa mort qui finalement érode le concept du dieu bien-connu. C'est dans l'héritage chrétien que ce bouleversement apparaît. Il y a donc lieu de reprendre l'interprétation du moment de la Croix pour assumer positivement cette négation de Dieu.

J. Moingt rappelle que, pour les Juifs puis pour les païens, l'accueil de la nouveauté de Jésus de Nazareth s'est fait selon une modalité double, de rupture et de continuité. Les Juifs ont dû réviser leur rêve de « restauration de la royauté d'Israël qu'ils attendaient et ils ont dû abandonner la sécurité de la loi » même s'ils reconnaissent le Dieu de leurs pères dans la prédication de Jésus. Les païens qui « devaient se convertir au Dieu créateur de la Bible en même temps qu'au Christ, son Fils » ont appris « à identifier à ce Créateur, le Dieu des dieux souverain qu'ils reconnais-

C'EST JÉSUS QUI,  
À TRAVERS SA VIE  
ET SA MORT, ÉRODE  
LE CONCEPT DU DIEU  
BIEN-CONNU.

---

6. Joseph Moingt, *Dieu qui vient à l'homme - Du deuil au dévoilement de Dieu*, Paris, Cerf, 2002. Nous nous faisons l'écho de la section « L'irruption de la révélation de la mort de Dieu » d'où sont tirées les citations (p. 503-514).

saient confusément, le Père toutpuissant, juste et bon, auquel s'adressait "naturellement" leur prière ».

Tout le paradoxe est là : « Ces continuités et ces ruptures expliquent, les unes, que s'est répandu dans le christianisme un bien-connu du Dieu de la religion et de la philosophie, les autres, que l'irruption de la révélation chrétienne n'a pas cessé pour autant de se propager. » Un Évangile mêlé de religion ou une religion mêlée d'Évangile... Une réalité au sein de laquelle l'Esprit poursuit son œuvre.

### « LA RÉVÉLATION DE LA MORT DE DIEU »

La révélation de Dieu en Jésus fait irruption, par de multiples voies, de continuité, mais aussi de rupture (...) par la prédication de la Parole de Dieu qui se fait dans l'Église [...] ; mais également par ce qui s'est infiltré de l'esprit évangélique dans la modernité et qui n'a pas trouvé à s'épanouir dans l'Église [...] ; même par la culture de la mort de Dieu, en tant qu'elle dévoile l'inauthenticité du bien-connu de Dieu [...].

L'audace de cette affirmation n'est là que pour souligner comment Dieu, par son Esprit, se fraie des passages inattendus pour se dévoiler. Ainsi, en dehors même de la tradition chrétienne, des effets sont repérables. J. Moingt travaille à les intégrer pleinement par la méditation de l'événement de la mort de Dieu :

Maintenant que ce bien-connu s'est dissous, il devient possible de penser que sa négation appartient à la vérité de la révélation de Dieu en Jésus. Ce ne sont pas les hommes qui ont tué Dieu, il n'était pas en leur pouvoir de le nier s'il ne le voulait pas, c'est lui qui s'est laissé nier et rejeter par eux, qui leur en a donné la liberté.

Le paradoxe de la mort de Dieu ne peut se penser que grâce à un renversement : Dieu précède les hommes en leur octroyant la liberté de le nier. Cela permet d'oser avancer en terre inconnue, de laisser toujours plus loin derrière nous le bien-connu de Dieu, et de tirer de nouvelles interprétations de l'événement de la Croix.

Une fois admis que l'annonce de la mort de Dieu s'est produite dans la tradition chrétienne, qu'elle n'aurait pas été possible sans la prédication de la croix, qu'elle exprime, quoique sous le mode de la simple négation, la vérité de la manifestation de Dieu dans la mort du Crucifié, il paraît permis de croire que la négation de sa

toute-puissance est une vérité révélée par cette mort, et de la *comprendre* en ce sens : Dieu se révèle en faiblesse et petitesse, en laissant aux hommes la possibilité de l'ignorer, la liberté de le nier.

Ne serait-ce pas là le dépouillement du Fils contemplé par Paul dans l'hymne de *Philippiens 2* ? Les résistances du sur-moi religieux structuré par le dieu bien-connu de la religion ou de la philosophie sont ébranlées. Comment Dieu peut-il rester Dieu en se laissant nier par ses créatures ? Et si là était sa véritable puissance ?

Dieu est le dieu de « la gratuité absolue de la donation, [qui] est d'offrir ce qu'elle donne en permettant de le refuser, sans que le refus soit considéré par [lui] comme offense entraînant châtement. »

### « LE RÉVÉLATEUR INCONNU »

Le paradoxe du témoignage chrétien ne serait-il pas celui de son impossibilité ? Comment en chaussant les bottes de sept lieues de l'ambitieuse modernité, en étant moderne parmi les modernes – ou post-moderne parmi les post-modernes – disons-nous « Dieu [qui] se révèle en faiblesse et petitesse » ?

La question n'est probablement pas nouvelle. Jésus, lui-même, affronte le paradoxe de la non-révélation de Dieu selon le témoignage de l'évangile de Jean : « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu. » (*Jn 1, 11*) La méditation sur la Croix a nourri très tôt les communautés de disciples qui attendaient un retour glorieux et immédiat du Christ. Il a fallu aller de deuil en deuil, d'abandon de rêve de puissance en abandon de main-mise sur Dieu. Il a fallu ôter ses sandales car sur la Croix se consumait un feu qui ne s'éteint pas. Rien d'autre que ce feu, selon les mots de Hans Urs von Balthasar :

Désormais, il n'y aura pas autre chose à voir de Dieu. Cela sera et restera sa révélation totale, mais aussi son occultation totale dans tous les athéismes postchrétiens, [...]. Le signe dressé dans l'obscurité suprême et dans lequel s'éteignent tous les autres "gestes de puissance" de Dieu, (...) si minuscule que l'on sera toujours plus tenté de le mépriser [...].<sup>7</sup>

7. Hans Urs von Balthasar, *La gloire et la croix, Les aspects esthétiques de la Révélation III, Théologie\*\* Nouvelle Alliance*, to. 5, Paris, DDB-Cerf, 1990 [1975], p. 334.

# Incarnation et mission

Xavier Debilly

**L**isieux, juillet 1947. La troisième session estivale des prêtres de la Mission de France, animée par le dominicain Marie-Dominique Chenu, s'intitule : « Théologie et spiritualité de l'incarnation du prêtre. » Étant donné le public, il faut entendre « l'incarnation du prêtre missionnaire ». Il n'est pas anodin que cela ne soit pas précisé, comme si « l'incarnation » voulait forcément dire quelque chose de « la mission ». N'est-il pas exagéré d'identifier ainsi ce qui relève en propre de l'être et de l'agir de Dieu (Incarnation) avec ce qui apparaît comme une activité de l'Église en direction des hommes et des femmes de son temps (mission) ? Comment cela a-t-il été compris au temps des bouillonnements missionnaires qui agitaient l'Église catholique en France dans les années 1940-1950 ? Quelles conséquences cela a-t-il eu sur les manières de comprendre et de vivre la mission par la suite ? Quels débats cela a-t-il suscité ? Et l'Église d'aujourd'hui peut-elle se référer encore à cet héritage, voire se considérer en dette vis-à-vis de cette histoire ? C'est à ces questions que les quelques lignes qui suivent vont essayer de répondre. Mais déjà l'intitulé de la session de 1947 dessine comme un fil rouge. S'il est question de « théologie et spiritualité », c'est bien qu'il s'agit de coordonner l'effort d'intelligence de la foi et la quête spirituelle, autrement dit, la pensée et l'expérience, irriguées par la même source de vie : la Parole de Dieu.

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Prêtre de la Mission de France, Xavier Debilly est professeur d'histoire et géographie dans le secondaire en banlieue parisienne. Il est membre de l'équipe de formation du séminaire de la

Mission de France et enseigne à l'Institut catholique de Paris. Il a publié sa thèse de théologie (*La théologie au creuset de l'histoire. Le travail de M.D. Chenu avec la Mission de France*) en 2018.

## INCARNATION ET MISSION, COMME UNE ÉVIDENCE

### Un contexte porteur

Sans que personne n'ait pu le prévoir, le contexte de l'après-guerre est venu confirmer l'élan missionnaire qui avait saisi l'Église avant et pendant la guerre. Confrontée au défi de ce que l'on appelait alors la « déchristianisation », dans les campagnes comme dans les banlieues ouvrières des grandes villes, l'Église avait fait preuve d'une créativité exceptionnelle : mouvements de jeunesse (JOC en 1927, JAC en 1929...), séminaire missionnaire (Mission de France, 1941), société de prêtres (Mission de Paris, 1943), congrégation nouvelle (Frères Missionnaires des campagnes, 1943), etc. Contemporain et lui-même acteur de ce bouillonnement missionnaire, le dominicain Yves Congar a décrit en ces termes l'ébullition apostolique de l'immédiat après-guerre :

Qui n'a pas vécu les années 1946-1947 du catholicisme français a manqué l'un des plus beaux moments de la vie de l'Église. À travers une lente sortie de la misère, on cherchait, dans la grande liberté d'une fidélité aussi profonde que la vie, à rejoindre évangéliquement un monde auquel on venait d'être mêlé comme on ne l'avait pas été depuis des siècles. Que l'avenir de l'Église soit lié à l'avenir du monde, nous l'avons redécouvert depuis, mais c'était alors une évidence donnée dans l'expérience elle-même<sup>1</sup>.

Tout se passe comme si la conjoncture avait imposé l'évidence de ce qui s'était cherché à tâtons jusque-là : la mission nécessitait de vivre l'Évangile au cœur du monde en se mêlant à la vie des gens. Il s'agissait, selon les expressions consacrées de l'époque, de quitter le « ghetto chrétien », de « se dégager des structures de chrétienté pour s'engager sur des terrains nouveaux », de considérer l'Église non plus « en état de siège », mais « en état de mission ». Toutes ces expressions, très en vogue alors, trouvaient leur fondement dans une manière de comprendre et de vivre la mission qui s'appuyait sur la foi en l'Incarnation : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » (Jn 1, 14)

1. Yves Congar, *Chrétiens en dialogue. Contributions catholiques à l'œcuménisme*, 1964.

## Sortir l'Église de son ghetto

La session de 1947 à Lisieux est portée par ce contexte. Pour les participants, articuler incarnation et mission n'est pas neuf. Le P. Chenu avait déjà formalisé ce lien pour les aumôniers et les dirigeants de la JOC depuis les années 30. Quant au séminaire de Lisieux, dès le début il y est question d'incarnation : « L'Église doit s'incarner dans notre civilisation » est un refrain des lectures spirituelles du supérieur, le P. Augros, et un motif récurrent des comptes rendus adressés au cardinal Suhard.

Après deux premières sessions qui portaient essentiellement sur l'insertion des prêtres missionnaires dans les réalités pastorales (« Curé ou missionnaire ? », 1945 ; « Catéchèse et discipline sacramentaire », 1946), la session de 1947 propose de visiter les fondements de l'action missionnaire en l'adossant au mystère de l'Incarnation.

Dans une première partie, le P. Chenu invite à regarder les attitudes nécessaires à l'Église pour entrer en relation avec le monde contemporain dont elle apparaît séparée : « Engagée dans le monde [...], l'Église est en perpétuel effort d'ajustement avec la société [...]; l'Église doit donc, pour rester elle-même, se dégager des formes périmées pour pouvoir s'engager dans les formes qui naissent et continuer d'y porter son message d'éternité. » Si on en reste là, on pourrait croire que la mission est l'action conquérante d'une institution au service d'elle-même... et que son adaptation au monde relève d'une forme d'opportunisme pastoral.

## Vivre l'Incarnation rédemptrice

C'est là que le P. Chenu ouvre son propos sur le mystère de « l'Incarnation rédemptrice » :

Au centre [de notre foi], il y a le Verbe incarné et rédempteur, Christ en croix, venu habiter notre monde, vivre notre condition d'homme pécheur pour vaincre, par la mort, notre péché, et conduire ainsi l'humanité au Père, l'associer en plénitude à sa vie.

Ce n'est pas seulement le cœur de la foi chrétienne, c'est le fondement et le sens de la mission de l'Église. Celle-ci continue, dans l'histoire du monde, l'incarnation du Verbe :

La Mission de l'Église, c'est précisément de mettre à la disposition des hommes de tous les temps ce salut acquis par la Croix du Christ – en vivant au milieu d'eux son incarnation rédemptrice – [...]. C'est par nous, prêtres et laïcs envoyés par l'Église dans ce monde d'aujourd'hui, qu'elle réalise cette mission d'incarnation et de rédemption. Nous devons donc résolument laisser le Christ s'incarner par nous dans les secteurs de vie que l'Église nous confie en son nom. [...] Ainsi sera continuée la présence du Christ au monde, la grande loi de l'incarnation : être à la fois tout divin et tout humain.

Aujourd'hui, pour parler de la mission, nous ne sommes plus très habitués à employer le terme de « rédemption ». Mais pour Chenu et les missionnaires des années 1940, cette catégorie traditionnelle de la théologie dogmatique désignait le projet de salut et d'amour de Dieu pour le monde : « La Rédemption, ça a toujours été une affaire d'amour », disait le P. Augros. Après le développement théorique sur l'Incarnation rédemptrice, Chenu en déploie les implications pratiques : Capter dans son cœur de prêtre l'Amour du Père tel qu'il est en Jésus, cet Amour du Père qui veut sauver tous les hommes, diviniser tout l'humain et le faire s'incarner ; devenir l'un d'eux [...]; c'est dans la mesure où nous serons riches de cet Amour que nous sentirons vivement ce qui creuse un fossé entre les structures de l'Église et les hommes de notre temps, et que nous mettrons tout en mouvement pour le combler.

LES PRÊTRES ÉPOUSENT  
AINSI LE GESTE  
« RÉDEMPTEUR »  
D'UN DIEU QUI, EN  
S'INCARNANT, CHOISIT  
D'ÉPOUSER NOTRE  
HUMANITÉ

## CONSÉQUENCE 1 : MISSION DE L'ÉGLISE ET MISSION DU FILS, UNE AFFAIRE DE COMMUNION

Que retenir de cette session ? D'abord la dimension théologique de la mission. Il s'agit d'une communion à la vie même de Dieu. La mission est d'abord celle du Fils, Dieu fait homme, venu, par amour, habiter le monde pour le sauver. En se dégageant des structures habituelles de l'Église pour plonger dans le monde de leur temps, les prêtres épousent ainsi le geste « rédempteur » d'un Dieu qui, en

s'incarnant, choisit d'épouser notre humanité, partageant notre vie pour nous faire partager la sienne. L'un des premiers prêtres-ouvriers, Henri Barreau, disait ainsi dans son texte d'engagement en 1946 : « J'engage ma vie et j'offre tout ce que je suis, tout ce que vous m'avez donné d'être pour devenir et être en vérité ouvrier autant que prêtre parmi les ouvriers, comme vous avez été Homme-Dieu parmi les hommes<sup>2</sup>. » La mission n'est donc pas une activité de l'Église parmi d'autres, elle est l'être même de l'Église qui poursuit l'Incarnation du Fils. Et cette mission est d'abord une présence plutôt qu'une conquête et sa dimension mystique prend le pas sur les considérations tactiques.

## **CONSÉQUENCE 2 : LES TROIS PILIERS DE LA RADICALITÉ MISSIONNAIRE, LE CHRIST, L'ÉVANGILE, LES PAUVRES**

Ensuite, cette session contribue à ouvrir des pistes très concrètes pour la vie de l'Église. Celle-ci est invitée, en mettant l'Incarnation au cœur de sa foi et de ses pratiques, à faire le choix d'une radicalité fondée sur trois piliers : le Christ, l'Évangile et les pauvres. Un témoignage du P. Augros en rend particulièrement bien compte : [Les « spirituels »] sont convaincus, comme d'une évidence, que l'Évangile est la réponse donnée par Dieu en Jésus-Christ à la grande espérance de l'homme [...] ; et que l'Église, comme Jésus-Christ, a d'abord mission de faire entendre cette réponse aux pauvres : c'est-à-dire à tous ceux, quels qu'ils soient, qui cherchent, à tâtons, dans la nuit, une solution claire et décisive à leur problème [...] ; à ceux qui désespèrent de jamais réussir et donc ont besoin, plus que d'autres, d'entendre annoncer, en leur langue, que Dieu vient en personne leur apporter la possibilité de réussir leur vie en plénitude. Leur conviction sur ce point est telle que si l'Église, à un moment donné, paraît incapable d'annoncer l'Évangile aux pauvres, c'est signe que quelque chose en elle ne va pas : quelque chose de grave, car c'est sa mission qui est compromise dans ce qu'elle a de capital. Elle a donc un besoin urgent de réforme intérieure. [...] Mais l'Église, c'est Jésus-Christ continué dans le temps au sein d'une institution et d'une communauté. Et la mission de l'Église,

---

2. *La Mission de Paris. Cinq prêtres-ouvriers insoumis témoignent*, Karthala, 2002, p. 95.

c'est la mission même du Christ. [...] Si la *vita apostolica* implique retour à l'Évangile, ce n'est pas tellement pour y trouver un idéal de vie... évangélique : mais pour y trouver Jésus-Christ et le contempler afin de lui devenir semblable<sup>3</sup>.

## **Un prolongement pratique : l'enfouissement**

La session de 1947, aussi importante fût-elle, ne peut à elle seule rendre compte de ce que les prêtres de la Mission de France et les prêtres-ouvriers ont vécu. Elle n'indique pas, par exemple, une attitude missionnaire qui va devenir une marque de l'engagement des prêtres-ouvriers : l'enfouissement, comme le Verbe divin en pleine pâte humaine, comme Jésus à Nazareth. Ceux qui s'en réclamaient voyaient un lien direct entre cette attitude et la spiritualité de l'Incarnation promue par le P. Chenu. Ainsi, le P. Depierre, de la Mission de Paris, pouvait relire la rencontre de Chenu et des premiers prêtres-ouvriers de cette manière :

Le théologien et les militants se rencontraient aussi parce qu'ils pensaient ensemble que le ferment de l'Évangile est fait pour être enfoui en pleine pâte. C'est l'époque [du livre de Godin] *Le Levain dans la pâte...* Toutes ces valeurs humaines, ces efforts des hommes exploités pour briser leurs chaînes, cette solidarité – qui n'est que le nom revalorisé de l'amour fraternel – se joignent à la Vie et à la Passion du Christ pour le renouvellement du monde en Lui. Tous ces apports sont autant de matériaux offerts à la Rédemption et à la Résurrection. Le monde moderne craque de toutes parts et – sans le savoir – de mille appels de l'Esprit<sup>4</sup>.

## **INCARNATION ET MISSION : PAS SI ÉVIDENT... CRITIQUES ET QUESTIONS**

### **Sanctions romaines : la non-prise en compte de l'Incarnation**

En 1954, Rome décide de mettre fin à « l'expérience des prêtres-ouvriers ». Faisant peu de cas de la théologie et de la spiritualité de l'Incarnation, les sanctions

---

3. Louis Augros, « Le P. Chenu et la Mission de France » (1964), dans *L'Hommage différé au P. Chenu*, Paris, Cerf, 1990, p. 31.

4. André Depierre, « Les fenêtres de l'Espérance » (1964), dans *L'Hommage différé au P. Chenu*, op. cit., p. 40.

s'appuient au contraire sur d'autres conceptions des rapports entre l'Église et le monde et de la place particulière des prêtres dans ces rapports. Il en va d'abord de la compréhension du sacré, comme ce qui est séparé : si l'Église se comprend comme une communauté sacrée en face d'un monde profane, elle ne peut qu'ignorer, exclure ou juger ce qui n'est pas en elle. Ensuite, et en conséquence, la dignité du prêtre est en jeu. Si le prêtre est dévolu aux tâches qui relèvent d'une telle compréhension du sacré, alors il ne convient pas qu'il compromette la dignité de son sacerdoce dans un travail ouvrier : les mains qui consacrent l'Eucharistie ne peuvent se salir dans le cambouis des machines. Enfin, les autorités romaines assumaient un motif politique dans leur décision : dans le climat de la Guerre froide, il était considéré comme dangereux que des prêtres soient amenés « à penser comme leurs camarades de travail dans le domaine syndical et social et à prendre part à leurs revendications : redoutable engrenage qui [les] mène à participer à la lutte des classes<sup>5</sup>. »

Les motifs des sanctions romaines permettent de comprendre combien le recours à l'Incarnation pour penser et vivre la mission a quelque chose de subversif, car il met en cause une forme de pensée dualiste bien ancrée dans les mentalités catholiques. L'Incarnation, qui affirme l'union en une personne de deux natures, divine et humaine, permet en effet de sortir de schémas dualistes tels que l'opposition entre le matériel et le spirituel, le monde et l'Église, la Terre et le Ciel, le corps et l'âme, le temps de l'Histoire et l'éternité... D'ailleurs, le fait que les théologiens qui cheminaient avec les prêtres-ouvriers aient été condamnés en même temps, a été perçu par l'un d'eux comme la validation de la dimension contemplative de leur engagement commun, dans la recherche théologique comme dans l'expérience de terrain : « En touchant à la fois aux prêtres-ouvriers et aux théologiens, Rome montrait, sans le vouloir, que ces théologiens ne spéculaient pas en l'air, mais cherchaient l'intelligence des situations concrètes de l'Évangile<sup>6</sup>. »

---

5. Lettre de Mgr Pizzardo, secrétaire du Saint-Office, à Mgr Feltin, 3 juillet 1959, cité par Émile Poulat, *Les prêtres-ouvriers. Naissance et fin*, Paris, Cerf, 1999, p. 563.

6. Jacques Duquesne, *Un théologien en liberté. J. Duquesne interroge le P. Chenu*, Paris, Centurion, 1975, p. 159.

## **Des critiques internes au mouvement missionnaire : la proximité n'est pas l'Incarnation**

Mais chercher l'intelligence des situations concrètes de l'Évangile, est-ce vraiment vivre l'Incarnation ? À l'intérieur même du mouvement missionnaire, et notamment à la Mission de France, cela a été discuté et même contesté. René Salaün, prêtre de la Mission de France et théologien, a ainsi interrogé, dans une série d'articles de la *LAC*<sup>7</sup>, ce recours quasi-automatique à la catégorie de l'Incarnation pour parler de la mission des prêtres et de l'Église. Son affirmation essentielle est que le terme d'Incarnation ne concerne que le Verbe fait chair qui est le seul à pouvoir « se faire » homme, c'est-à-dire devenir autre chose que ce qu'il est. Nous, nous sommes des êtres humains, de chair par notre naissance. Ni l'Église, ni la foi, ni le prêtre n'ont à chercher à « s'incarner ». Nous avons plutôt à chercher à devenir enfants de Dieu et cela n'est possible que parce que le Verbe s'est fait l'un de nous. Cette précision permet de prévenir la tentation de se prendre pour le Christ et de croire que l'action de Dieu pour le monde dépend exclusivement de l'engagement de l'Église... et notamment de son personnel ecclésiastique.

Ici, Salaün pointe le fait que la manière d'adosser exclusivement la mission au mystère de l'Incarnation relève, sinon d'une forme de cléricisme, au moins d'une conception sacerdotale-centrée de l'Église et de sa mission. Quand H. Barreau disait vouloir « devenir et être en vérité ouvrier autant que prêtre parmi les ouvriers, comme vous avez été Homme-Dieu parmi les hommes », il semble dire qu'il s'agit, pour le prêtre, autre Christ, d'imiter le geste de l'Incarnation et d'actualiser ainsi l'Incarnation du Fils. Salaün a le souci de situer le prêtre dans la vie de l'Église et dans la vie du monde, en mettant d'abord le Christ à la source et au cœur de la vie de l'Église. Le prêtre est au service du Christ et de l'Église, communauté rassemblée et réalité eschatologique de l'union du genre humain. Pour lui, cela constitue la meilleure prévention contre un cléricisme, même missionnaire, qui placerait le prêtre au centre de la vie de l'Église :

---

7. René Salaün, « Prêtre médiateur – Prêtre incarné. Réflexions théologiques sur des formules courantes concernant le sacerdoce », *LAC*, juin, 1963 ; « Évangéliser, c'est faire quoi ? », *LAC*, tiré-à-part du n° 1, 1967 ; « Le rêve de Paul à Troas. Réflexions sur divers thèmes actuels ou réactualisés », *LAC*, n° 42, 1973.

Je ne suis pas propriétaire de ma doctrine, de ma grâce, de ma vocation, de mon sacerdoce, de mes militants. J'appartiens aux autres, comme Céphas, comme Paul, comme Apollos, et en définitive au Christ : *1 Co 3, 22*. Je n'ai vraiment pas le droit d'être clérical.

Un autre point du raisonnement de Salaün est que le Verbe ne s'est pas contenté de s'incarner pour offrir à l'humanité un chemin de salut. Ce qui est « rédempteur », ce n'est pas seulement l'Incarnation mais l'ensemble du mystère du Christ : vie publique, passion, mort, résurrection et don de l'Esprit à la Pentecôte. C'est pourquoi le temps de l'Église n'est pas celui de l'Incarnation, même pour continuer la présence du Christ dans l'histoire, mais c'est le temps de la Pentecôte, le temps de l'Esprit, qui fait vivre de son souffle.

Salaün ne cherche pas pour autant à jouer le gardien du temple, venant corriger de supposés égarements. Ses précisions ne disqualifient en rien l'engagement des missionnaires mais essayent d'en éclairer le sens. Sa réflexion est ainsi tout entière portée par des considérations pastorales et missionnaires. Reprenant les expressions courantes pour dire la mission dans les années 1960 (« être présent », « être avec »), il affirme leur légitimité : cet effort de proximité avec le monde à évangéliser est conforme, dit-il, à la démarche de Jésus-Christ et de saint Paul. C'est un effort de communion « pour faire sauter les obstacles sociologiques à l'évangélisation », « pour poser visiblement un signe de l'amour de Dieu vis-à-vis des hommes » et pour amorcer le dialogue. Mais ce n'est aucunement un effort d'incarnation ni une médiation entre le Dieu sauveur et les hommes. Celui qui fait cet effort de proximité, de communion, d'amitié avec les hommes, « imite moralement Jésus-Christ mais il n'est pas le Fils se faisant homme ».

### **Une critique contemporaine : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile » (1 Co 9, 16)**

Les ajustements de Salaün pourraient alimenter une critique qu'on entend facilement à l'endroit des prêtres-ouvriers, adressée par les tenants d'une mission qui devrait être l'annonce explicite du kérygme. Salaün a en effet critiqué la conception de l'enfouissement portée par bien des prêtres-ouvriers pour exprimer le sens de leur mission, notamment comme simple présence. Pour lui, « le Verbe ne

s'est pas contenté, pour nous sauver, d'un "être avec" statique, comme purement physique » et « le Fils de Dieu ne s'est pas contenté d'être avec ni d'enfouir sa force de salut dans le partage de la vie des hommes : la dynamique même de sa mission de Verbe incarné l'a conduit à la vie activement apostolique et celle-ci l'a conduit à la mort, source de résurrection ». Si l'on veut coordonner la mission du Fils avec la mission de l'Église, alors on peut dessiner à partir de là quelques critères à l'engagement missionnaire : « Il n'est pas dans la vocation de l'apôtre de se taire ; il n'est pas envoyé pour s'enfouir mais pour révéler quand l'heure semble venue » ; « L'Église ne vit pas dans les nues ou les catacombes. [...] Elle n'est honnête avec sa mission que si elle s'applique à être un signe aussi lisible, pertinent et authentique du mystère qui l'habite. »

Les partisans de l'annonce explicite trouveraient là des arguments pour justifier l'exigence de parler du Christ à tous. Mais la précision « quand l'heure semble venue » est importante parce qu'elle montre que Salaün ne prêche pas pour une annonce impatiente qui ne tiendrait compte ni de ses interlocuteurs ni du contexte dans lequel elle parle. La mission implique sa part de patience, de silence et d'écoute pour entrer en dialogue. Cela dit, pour qu'il y ait vraiment dialogue, le missionnaire doit aussi prendre la parole pour la part qui est la sienne : « [Le dialogue] signifie écoute car nous avons à recevoir. Il signifie aussi parole, car nous avons quelque chose à dire. » La présence silencieuse est une part importante de la mission, mais elle n'en est pas la fin, comme la présence du Verbe incarné parmi les hommes n'est pas le tout du salut.

### **L'HÉRITAGE ET LA DETTE<sup>8</sup>**

La distance qu'offre le temps autorise facilement le droit d'inventaire. Il ne s'agit pas pour autant de juger de loin cette histoire et ses acteurs. Non seulement parce que l'histoire continue et ne s'est pas arrêtée en 1954, mais surtout parce que personne n'est en droit de juger des hommes qui, au nom du Christ et de l'Évangile, se sont jetés à corps perdu dans l'aventure missionnaire... jusqu'à, pour certains,

---

8. Ces catégories sont empruntées, de manière sans doute trop rapide, à Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

devenir des « corps perdus » pour l'Église. C'est le comble, quand il est question d'Incarnation. Et c'est pourtant bien ce qui s'est passé pour ceux qui ont décidé de rester en usine en 1954.

Ceux qui ont vécu la mission comme une affaire d'Incarnation nous laissent ainsi un héritage, qui est aussi une dette. Un héritage est un contenu transmis, mais une dette fait entrer dans une relation qui oblige. Essayons, dans un premier temps, de regarder ce qui nous a été légué. L'héritage est d'abord celui qui a contribué, avec d'autres initiatives, à donner à la fraternité universelle partagée avec nos contemporains, une dimension religieuse et sacrée. Vivre la relation au Christ au cœur des relations humaines permet de considérer la foi comme une communion à la vie divine et pas seulement comme un catalogue de vérités auxquelles il faudrait adhérer. C'est aussi l'héritage du temps perdu, loin du souci de rentabilité baptismale, le temps perdu de la gratuité, le temps perdu de l'amitié offerte et partagée, « le temps perdu pour la rose qui fait la rose si importante ». Cette dimension de gratuité et d'amitié est aussi celle d'une Église qui renonce à une position de surplomb et de pouvoir, pour faire le choix radical de la fraternité. Récemment, le bénédictin François Cassingena-Trévedy a d'ailleurs renvoyé à la figure des prêtres-ouvriers comme ressource pour penser des temps nouveaux pour l'Église :

Il semble que l'aventure des prêtres ouvriers, si fâcheusement interrompue en son temps, n'ait jamais brillé avec plus d'éclat prophétique que dans l'obscur firmament de notre déconfiture actuelle. Car ce qui fut jadis et demeure encore une exception devrait devenir demain le lot commun de tous les ministres ordonnés qui, une fois aboli le fonctionnariat du « sacré », ne pourraient plus bénéficier du moindre report d'incorporation au corps vivant et agissant du monde. Le presbyterium tisserait alors, dans le partage fraternel de toutes les tâches ordinaires des mains et de l'esprit, cette amitié sans frontières qui est l'indispensable condition à l'annonce et à l'épanouissement du Royaume<sup>9</sup>.

Une part de l'héritage des prêtres-ouvriers serait à explorer dans la prise en considération par la pensée chrétienne de la réalité corporelle de l'être humain, qui permet à F. Cassingena de mêler la fraternité avec « les tâches ordinaires des

mains et de l'esprit ». Il n'est pas neutre de vouloir vivre l'Incarnation et de faire l'expérience, dans son corps, de la fatigue du travail ouvrier.

Et c'est peut-être la dette que l'Église a contractée vis-à-vis de cette histoire qui est la sienne. Le témoignage de ceux qui ont vécu la mission comme une affaire d'incarnation, nonobstant les questions et les critiques qu'on a pu leur adresser, voire les condamnations dont ils ont fait l'objet, est une dette contractée à l'égard d'une vérité qui oblige. En voulant « s'incarner », c'est à la vérité qu'est le Christ qu'ils ont voulu rendre témoignage. En témoignant que l'Église avait à « s'incarner », ils renvoyaient à la dimension christique d'une institution dont on commençait à penser et à dire qu'elle était « signe et sacrement du salut ». Plus que des hérauts aux avant-postes d'une chrétienté conquérante, ils ont finalement été davantage des veilleurs au cœur du monde et de l'Église, même dans la nuit.

Comme chrétiens, nous croyons que l'histoire humaine est bornée par les deux avènements du Christ : le Christ est venu (Incarnation) et il reviendra à la fin des temps (Parousie). Dans cette perspective, l'Incarnation peut nous aider à nous enraciner dans le présent de notre existence et dans la vie du monde à aimer, et en même temps, la plénitude du salut en voie d'accomplissement tourne notre regard vers un à-venir. En risquant la folie de la mission, les prêtres-ouvriers ont aidé l'Église à adopter cette posture de veille eschatologique, entre l'évidence du salut accompli en Jésus-Christ et l'espérance du Royaume en voie d'épanouissement.

---

9. François Cassingena-Trévedy, « Où donc est ton Église ? », *Études*, novembre 2018.



# « Assurer un lieu à Dieu » L'Incarnation chez Madeleine Delbrêl

Jacques Duplessy et Bernard Pitaud



« Un jour de plus commence, Jésus en moi veut le vivre<sup>1</sup>. »

C'était une conviction chez Madeleine, elle ne pouvait pas se séparer de Jésus depuis qu'il l'avait trouvée, alors qu'elle le cherchait. Mais pour elle, il n'était pas seulement un compagnon de vie, il demeurait en elle. Il avait frappé à la porte, elle avait été « éblouie par Dieu », elle l'avait laissé entrer. Elle avait tout de suite compris qu'elle devait le laisser faire ; elle avait tout de suite compris que ce qu'elle faisait serait beaucoup mieux fait si c'était lui qui le faisait en elle. Alors, depuis, elle s'abandonnait entre ses mains. Et quand un jour nouveau commençait, elle se disait : c'est lui qui va le vivre en moi. Il fallait pour cela qu'elle se fasse toute petite, elle qui n'était déjà pas bien grande ; qu'elle ne devienne pas une grande personne, comme elle disait, sinon elle aurait fait obstacle, elle lui aurait coupé la parole. Pourtant, c'était bien elle que les gens des rues voyaient, entendaient, avec qui ils parlaient, qui les écoutait ; mais elle voulait à tout prix que ce soit lui que les gens rencontrent en la rencontrant, elle. Et n'oubliez surtout pas que ce soit facile, cet effacement, ce renoncement à apparaître ; c'est une vraie mort. Mais ça vaut la peine de mourir ainsi, car on devient tout libre, tout gratuit, tout transparent du Christ. C'était sa manière de

---

1. « Un jour de plus commence », dans *Humour dans l'amour. Méditations et fantaisies, Œuvres complètes*, to. III, Paris, Nouvelle Cité, 2017 [2005].

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Prêtre de la Mission de France,  
Jacques est journaliste indépendant  
et membre du collectif Extra Muros.

Bernard Pitaud est prêtre sulpicien  
et spécialiste de Madeleine Delbrêl.

dire ce que formulait déjà saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi<sup>2</sup>. »

Et elle conclut ainsi ce texte qui peut s'apparenter à un hymne : « Béni soit ce nouveau jour, qui est Noël pour la terre, puisqu'en moi Jésus veut le vivre encore. » Ce nouveau jour qui commence est un jour béni. Il est béni parce que Jésus en nous veut le vivre, encore et encore. Et ainsi chaque jour sera béni parce que le Christ sera pour nous chaque jour nouveau comme s'il naissait aujourd'hui, comme si à travers nous il prenait une humanité nouvelle, comme s'il revêtait notre humanité d'aujourd'hui. Et c'est bien cela en effet qui se produit. C'est Noël aujourd'hui, et demain et chaque jour. Ce texte de Madeleine Delbrêl est un texte fondamental pour comprendre sa vision de l'Incarnation.

## LA PAROLE QUI SE FAIT CHAIR EN NOUS

Pourtant Madeleine est plutôt avare du mot « incarnation », à une époque où le terme est pourtant utilisé de manière assez courante pour interpréter la présence des chrétiens et des prêtres dans le monde du prolétariat ouvrier ou, de façon plus générale, dans une société étrangère à la foi. Elle ne dit jamais que se rendre présent à un monde étranger à la foi, le rejoindre et le comprendre dans toutes ses composantes humaines, serait, comme tel, une continuation du mystère de l'Incarnation. De quelle manière comprend-elle donc ce mystère ? Sa conception de l'Incarnation aujourd'hui vécue, car c'est cela qui l'intéresse, est à la fois beaucoup plus complexe et beaucoup plus intérieure. Pour elle, l'attitude première qui qualifie le chrétien dans sa vie apostolique, c'est-à-dire dans sa vie chrétienne tout court, est celle de l'obéissance à la Parole. L'Évangile, comme elle le dit, est un livre « fait pour être vécu » et non pas « pour être lu ». Et en effet, nous ne la voyons pratiquement jamais expliquer la lettre de l'Évangile. Dieu sait pourtant si elle l'a lu, annoté, souligné, surligné. Mais son souci premier était de lui obéir, de le recevoir en elle pour se laisser transformer par lui. Lorsqu'elle dit, dans son texte célèbre *Missionnaires sans bateaux* écrit en 1943 : « Cette parole, sa tendance vivante, elle est de se faire chair, de se faire

---

2. *Galates* 2, 20.

chair en nous », c'est bien d'incarnation qu'elle parle, mais de l'incarnation qui se réalise aujourd'hui mystiquement dans la chair des croyants, dans le corps de l'Église. Elle souligne ainsi le second des trois avènements de la Parole que la tradition ecclésiale a toujours mis en relief à propos du mystère de Noël, l'avènement du Verbe en Jésus lui-même, son avènement dans ceux qui adhèrent à lui par la foi, son avènement à la fin des temps.

Pour Madeleine, cette habitation en nous de la Parole qui nous fait devenir le Christ par une communion avec lui, est condition essentielle de la mission : « On ne peut pas être missionnaire sans avoir fait en soi cet accueil franc, large, cordial à la parole de Dieu, à l'Évangile. » Alors, dit-elle, « on peut porter le Seigneur Dieu partout » ; ce mot porter est bien à entendre comme un langage d'enfance, donc un langage d'incarnation. Ne dit-elle pas dans le même texte : « La

parole de Dieu, on ne l'emporte pas au bout du monde dans une mallette : on la porte en soi, on l'emporte en soi. On ne la met pas dans un coin de soi-même, dans sa mémoire comme sur une étagère d'armoire où on l'aurait rangée. On la laisse aller jusqu'au fond de soi jusqu'à ce gond où pivote tout vous-même. » Elle évoque

CETTE INCARNATION DE  
LA PAROLE DE DIEU EN  
NOUS, CETTE DOCILITÉ  
À NOUS LAISSER MODELER  
PAR ELLE, C'EST  
CE QUE NOUS APPELONS  
LE TÉMOIGNAGE.

ici évidemment sa propre conversion qui a réorienté sa vie en la faisant comme pivoter sur son axe.

Pour elle, l'incarnation ne saurait se réduire à une simple présence des chrétiens au milieu du monde. Encore faut-il que cette présence devienne témoignage. Et elle ne devient témoignage que si d'abord la Parole de Dieu « s'incarne » dans le chrétien. Et ici en effet, Madeleine utilise le terme d'incarnation, au moins une fois : « Cette incarnation de la parole de Dieu en nous, cette docilité à nous laisser modeler par elle, c'est ce que nous appelons le témoignage. » Bien sûr Madeleine n'est pas dupe, elle sait bien que l'emploi du terme incarnation est ici analogique. Mais, ce qui nous intéresse ici, c'est l'identification qu'elle fait entre l'accueil de la Parole, donc la conversion, et le témoignage.

Il ne suffit donc pas d'être présent. Il faut, par nos paroles et nos actes, rendre le Christ visible et audible. Et cela, nous ne pouvons le faire que si nous laissons la

Parole de Dieu nous atteindre au plus profond de nous-mêmes et provoquer en nous une vraie conversion. L'incarnation est un acte, la rencontre de la Parole avec un cœur qui l'accueille grâce à « la force du Saint-Esprit » comme elle le dit, car elle n'oublie pas cet acteur essentiel, tant de la conversion que de la vie apostolique.

### « ÊTRE DES ÎLOTS DE RÉSIDENCE DIVINE »

Madeleine est partie s'installer à Ivry-sur-Seine avec deux équipières le 15 octobre 1933. Cette intuition, elle va la partager avec ses compagnes en fondant « La Charité ». Elle va mettre en pratique sa manière de vivre l'Évangile. *Nous autres, gens des rues* est un texte important pour comprendre sa manière de vivre la mission. Sa première publication dans la revue *Études carmélitaines* en 1938 est accompagnée d'une remarque importante : « Ces notes nous parviennent d'un groupe de laïcs de la banlieue : âmes décidées à vivre l'Évangile sans restriction. Ces âmes ont horreur de l'irréalisme : leur apostolat est celui de la vie. Leur formule n'est pas travailler pour le Christ, mais revivre le Christ au milieu d'un monde déchristianisé. Dans ce but, ce groupement vise à faire des " agis " et non des " actifs ". (NDLR) » Derrière ces mots, on trouve la plume de Madeleine. L'Incarnation pour Madeleine, c'est aussi faire preuve de réalisme, coller à la vie réelle. « Être tout-à-fait là où l'on est, c'est le grand secret pour être partout », écrit-elle à son amie Annette Coutrot<sup>3</sup>.

Elle donnera plus tard comme « définition » de son groupe : « Des chrétiennes, apostoliques et missionnaires, qui ne veulent appartenir qu'à Dieu et décidées à vivre, dans l'Église et dans le monde, l'Évangile de Jésus-Christ. » Elle ajoute : « C'est d'être dans le monde enfoui dans le monde, parcelle d'humanité livrée par toutes les fibres, offerte, désappropriée. Être des îlots de résidence divine. Assurer un lieu à Dieu. » Assurer un lieu à Dieu, c'est le laisser faire en nous.

Madeleine Delbrêl prend le contre-pied de la conception de l'Incarnation continuée qu'elle pouvait rencontrer à son époque. Elle nous rappelle que vivre

3. Gilles François, Bernard Pitaut, *Madeleine Delbrêl, poète, assistante sociale et mystique*, Paris, Nouvelle Cité, 2014, p. 137.

# Résonances

« LE VERBE VEUT SE FAIRE CHAIR EN NOUS »

Dominique Fontaine

**M**adeleine Delbrél est contemporaine de la naissance des prêtres-ouvriers. Elle avait même dix ans d'avance sur eux, puisqu'elle est arrivée à Ivry avec ses compagnes en 1933. Comme je l'avais découvert par mon mémoire de maîtrise sur la référence au Christ dans l'histoire des prêtres-ouvriers et comme l'étudie Xavier Debilly dans sa thèse, pour les prêtres ouvriers, le mot Incarnation parlait beaucoup. Avec l'idée d'« Incarnation continuée », ils avaient tendance à parler d'Incarnation pour eux-mêmes et pour l'Église. Madeleine Delbrél a résisté à cet amalgame, comme plus tard René Salaün dans les débats de la Mission de France durant les années 60-70. Pour elle, c'est le Christ, Parole de Dieu, qui s'incarne, c'est lui le Verbe fait chair. S'il y a une Incarnation continuée, c'est la sienne. C'est lui qui veut se faire chair en nous pour nous transformer. Le Christ ressuscité continue par nous, « à travers nos misérables apparences, à travers nos yeux mal voyants, à travers nos cœurs mal aimants »<sup>1</sup>, à rencontrer ceux que l'Esprit met sur notre route.

L'article de Jacques Duplessy et Bernard Pitaud<sup>2</sup> exprime bien cette expérience lumineuse de l'Incarnation qu'a vécue Madeleine Delbrél. Ils citent et évoquent plusieurs méditations, que je vous propose de lire ou de relire, tant elles peuvent donner du souffle à notre spiritualité missionnaire. Dans la première, la référence finale à Noël exprime bien le mystère de l'Incarnation. Dans la deuxième, elle cite le prologue de l'évangile de Jean, que nous lisons justement à Noël.

1. « Liturgie des sans offices », dans *Humour dans l'amour*, Nouvelle Cité, 2005, p. 64.

2. Pages 70 à 74.

l'Incarnation aujourd'hui, ce n'est pas seulement épouser un milieu que nous ne connaissons pas, le comprendre de l'intérieur, en acquérir les réflexes, en croyant faire comme le Verbe qui s'est incarné dans ce qu'il n'était pas. Madeleine ne se compare pas au Verbe, elle n'éprouve pas la tentation de s'identifier à lui. Le sujet de l'Incarnation est toujours le Verbe et jamais elle ni même l'Église. Pour elle, le mystère de l'Incarnation, au sens mystique du terme, se réalise aujourd'hui lorsque nous accueillons la Parole et lorsque nous laissons la Parole nous transformer. Alors seulement nous la proposons au monde, par tout ce que nous sommes.

Et pour elle, il n'y a pas de statu quo. C'est un processus toujours à continuer. « Notre condition normale est d'être à la jointure du monde et du Royaume de Dieu [...] si nous essayons de seulement rester chrétiens, notre foi dépérit<sup>4</sup>. »

Et ce qui vérifie notre ouverture à cette Parole, que nous sommes cet « îlot de résidence divine », c'est l'amour du prochain.

L'amour du prochain est la seule mise en acte de l'amour de Dieu que nous ayons. En effet : pauvreté, pureté, humilité sont autant d'actes préliminaires à l'amour de Dieu. Ils sont la lutte contre le péché, l'unique obstacle à notre union à Dieu. Mais du moment où Dieu s'empare de nous, ne serait-ce que d'une minuscule parcelle de nous, cette parcelle doit devenir amour des autres parce qu'elle est amour de Dieu<sup>5</sup>. »

4. *Athéismes et évangélisation*, Textes missionnaires, vol. 2, *Œuvres complètes*, to. VIII, Paris, Nouvelle Cité, 2010, p. 101.

5. *La vocation de la charité*, Textes à ses équipières, vol. 1, *Œuvres complètes*, to. XIII, Paris, Nouvelle Cité, 2015, p. 107.

## Le nouveau jour

Un jour de plus commence  
Jésus en moi veut le vivre.  
Il ne s'est pas enfermé.  
Il a marché parmi les hommes.  
Avec moi il est parmi les hommes d'aujourd'hui.  
Il va rencontrer chacun de ceux qui entreront dans la maison,  
chacun de ceux que je croiserai dans la rue.  
D'autres riches que ceux de son temps, d'autres pauvres,  
d'autres savants et d'autres ignorants,  
d'autres petits et d'autres vieillards,  
d'autres saints et d'autres pécheurs,  
d'autres valides et d'autres infirmes.  
Tous seront ceux qu'il est venu chercher.  
Chacun celui qu'il est venu sauver.  
À ceux qui me parleront, il aura quelque chose à répondre.  
À ceux qui manqueront, il aura quelque chose à donner.  
Chacun existera pour lui comme s'il était seul.  
Dans le bruit, il aura son silence à vivre.  
Dans le tumulte, sa paix à mouvoir.  
Jésus, en tout, n'a pas cessé d'être le Fils.  
En moi, il veut rester lié au Père.  
Doucement lié, dans chaque seconde,  
balancé sur chaque seconde  
comme un liège sur l'eau.  
Doux comme un agneau devant chaque volonté de son Père.

Tout sera permis dans le jour qui va venir,  
sera permis et demandera que je dise oui.  
Le monde où il me laisse pour y être avec moi ne peut m'empêcher d'être avec Dieu :  
tout y est rencontre de Dieu.  
Comme un enfant porté sur les bras de sa mère n'est pas moins avec elle  
parce qu'elle marche dans la foule.

Jésus partout n'a pas cessé d'être envoyé.

Nous ne pouvons pas faire que nous ne soyons à chaque instant les envoyés de Dieu au monde.

Jésus en nous ne cesse pas d'être envoyé, au long de ce jour qui commence, à toute l'humanité, de notre temps, de tous les temps, de ma ville et du monde entier.

À travers les proches frères qu'il nous fera servir, aimer, sauver, des vagues de sa charité partiront jusqu'au bout du monde, iront jusqu'à la fin des temps.

Béni soit ce nouveau jour qui est Noël sur la terre,  
Puisqu'en moi Jésus veut le vivre encore.

*Humour dans l'amour,*  
Nouvelle Cité, 2005, p. 59.

## L'Évangile est le livre de la vie du Seigneur

L'Évangile est le livre de la vie du Seigneur.

Il est fait pour devenir le livre de notre vie.

Il n'est pas fait pour être compris, mais pour être abordé comme un seuil de mystère.

Il n'est pas fait pour être lu, mais pour être reçu en nous.

Chacune de ses paroles est esprit et vie.

Agiles et libres, elles n'attendent que l'avidité de notre âme pour fuser en elle.

Vivantes, elles sont elles-mêmes comme le levain initial qui attaquera notre pâte et la fera fermenter d'un mode de vie nouveau.

Les paroles des livres humains se comprennent et se soupèsent.

Les paroles de l'Évangile sont subies et supportées.

Nous assimilons les paroles des livres. Les paroles de l'Évangile nous pétrissent, nous modifient, nous assimilent pour ainsi dire à elles.

Les paroles de l'Évangile sont miraculeuses. Elles ne nous transforment pas, parce que nous ne leur demandons pas de nous transformer. Mais, dans chaque

phrase de Jésus, dans chacun de ses exemples, demeure la vertu foudroyante qui guérissait, purifiait, ressuscitait.

À la condition d'être, vis-à-vis de lui, comme le paralytique ou le centurion ; d'agir immédiatement en pleine obéissance.

L'Évangile de Jésus a des passages presque totalement mystérieux. Nous ne savons pas comment les passer dans notre vie.

Mais il en est d'autres qui sont impitoyablement limpides.

C'est une fidélité candide à ce que nous comprenons qui nous conduira à comprendre ce qui reste mystérieux.

Si nous sommes appelés à simplifier ce qui nous semble compliqué, nous ne sommes, en revanche, jamais appelés à compliquer ce qui est simple.

Quand Jésus nous dit :

« Ne réclame pas ce que tu as prêté » ou « Oui, oui, non, non, tout le reste est du Malin », il ne nous est demandé que d'obéir... et ce ne sont pas les raisonnements qui nous y aideront.

Ce qui nous aidera, ce sera de porter, de « garder » en nous, au chaud de notre foi et de notre espérance, la parole à laquelle nous voulons obéir. Il s'établira entre elle et notre volonté comme un pacte de vie.

Quand nous tenons notre Évangile dans nos mains, nous devrions penser qu'en lui habite le Verbe qui veut se faire chair en nous, s'emparer de nous, pour que son cœur, greffé sur le nôtre, son esprit branché sur notre esprit, nous recommandions sa vie dans un autre lieu, un autre temps, une autre société humaine.

Approcher l'Évangile de cette façon-là, c'est renoncer à notre vie pour recevoir une destinée qui n'a pour toute forme que le Christ.

*Humour dans l'amour,*  
Nouvelle Cité, 2005, p. 56  
(écrit vers 1946).

## Un livre, un auteur

FRANÇOIS JULLIEN,  
*RESSOURCES DU CHRISTIANISME*, L'HERNE, 128 P.

Bernard Michollet

François  
Jullien

Ressources  
du  
christianisme

Centre Culturel

L'Herne

Issu de conférences données en 2016, le petit livre de François Jullien, *Ressources du christianisme*, contribue à « mettre fin à l'évitement du christianisme dans la pensée contemporaine » (p. 8). Ni philosophie chrétienne, ni rationalisation, le propos de l'auteur est d'aborder le christianisme comme on exploite une carrière « sur un mode exploratoire [...] en y cherchant des filons à tâtons » (p. 24). Connu pour son travail sur la pensée chinoise, François Jullien se refuse pourtant clairement à verser dans le consensus syncrétique des bons sentiments religieux au service du vivre-ensemble. Il préfère conserver les écarts, à l'instar du christianisme dont « [l']entre-langues a contribué à [la] fécondité » (p. 34). Des langues, des récits divers et « Jean [qui] radicalise » : « Qu'est-ce qu'être effectivement vivant ? » (p. 37)

François Jullien nous conduit dans les arcanes de la traduction de cet évangile. Il y décèle un aplatissement de la traduction de *zôé* (ζωή) sur celle de *bios* (βίος) en vie qui ne permet plus de distinguer ce que le grec portait. Avec *bios*, l'évangile désigne l'« être animé, [...] ce qu'il appelle *psuché* ψυχή » tandis que *zôé* est « le fait d'avoir en soi la vie dans sa plénitude » (p. 55). Il rend leur force aux péripécies qui jouent sur l'abandon de la *psuché* au profit de la *zôé*. Il montre alors en quoi l'enjeu johannique de la vie dépasse la problématique grecque de la vie bonne, le *bios*.

L'auteur nomme *dé-coïncidence* cette problématique qu'il juge au cœur de l'évangile de Jean. « Il faut (...) que la vie "meure" à elle-même (...), dé-coïncide de son adéquation-adaptation qui l'enlisse, la stérilise, pour qu'elle se promeuve en vie. » (p. 78) Cette clé de lecture permet d'interpréter le Jésus johannique, ses attitudes et ses relations, finalement sa mission.

La posture auto-référencée du Christ conduit l'auteur à analyser comment « à travers le statut christique, [...] le sujet [est] au départ de la vérité » a contrario de « la vérité [conçue] par conformation à l'Être, comme dans la philosophie grecque » (p. 93). Cela conditionne le témoignage qui implique « la capacité de se tenir hors du monde dans le monde, pour s'y promouvoir en sujet ex-istant » (p. 107). C'est avec plaisir que l'on découvre les pierres que François Jullien a extraites de sa carrière « christianisme ». Il sait les dégrossir pour nous en faire apprécier les nervures et nous aider à les ajuster les unes aux autres.

## Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Code postal ..... Ville .....

Abonnement\*  Réabonnement\*

\* Mettez une croix dans les cases correspondantes

- Lettre aux Communautés ordinaire  40 €
- de soutien  45 €
- Offre pour les moins de 35 ans non abonnés  20 €

Je fais un don de :

..... €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de «MDF - Lettre aux Communautés».

Ci-joint un chèque de : ..... €

### LEGS : LE DON DE LA VIE... EN HERITAGE

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie. Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires. Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

N'hésitez pas à contacter l'économe de la Communauté Mission de France :  
Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58

### LETTRE AUX COMMUNAUTÉS

Communauté Mission de France

BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex.

Tél : 01 43 24 95 95 Fax : 01 43 24 79 55 Courriel : secretariat@missiondefrance.fr

Site : www.missiondefrance.fr

Directeur gérant : Arnaud FAVART

Responsable : Nicolas RENARD

Comité de rédaction : Pierre CHAMARD-BOIS, Dominique DEVISSE, Arnaud FAVART, Gersende de VILLENEUVE, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Nicolas RENARD, Matthieu FONTAINE, Isabelle SALEMBIER Relecture : Michel GROLLEAUD

Abonnements : Secrétariat Photos : Communauté Mission de France

Réalisation : Agence Kaolin, 8 avenue du Maine, 75015 Paris, agencekaolin.com

Secrétaire de rédaction : Magali REBEAUD

Maquette : Arnaud TOMASSO et Mathilda OUDIZ

Correction : Cécile BENOISTON

Impression : Chevillon, Sens (89) - Dépôt légal n° 469 / N° commission paritaire : 1119 G 85660

---

Si nous cherchons le comment de la présence de Dieu dans le monde c'est là, dans son obéissance à la condition humaine, qu'elle se dévoile. La folie du dénuement à la naissance et la folie de la Croix ne sont pas des stratégies pour nous envoyer un message, c'est le dévoilement de Dieu au milieu de nous : il est cela.

C'est renversant ? Oui, c'est renversant, c'est à l'opposé de tout ce que les hommes croyaient de Lui, de tout ce que nous imaginions ou savions de Lui.

Jean-Marie Ploux

---

Communauté Mission de France  
BP 101 - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex  
Tel : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55  
[secretariat@missiondefrance.fr](mailto:secretariat@missiondefrance.fr) - [missiondefrance.fr](http://missiondefrance.fr)

